

- Cours de Métaphysique -

Ontologie - Théologie naturelle - Critique de la Connaissance

© www.theologie.fr

L'essentiel de la dogmatique, téléchargeable en ligne

Ce fichier est le poly du cours que j'ai donné au Grand Séminaire Brottier de Libreville en 2002-2004. Il n'a pas prétention à la perfection, mais simplement à poser quelques bases introductives indispensables.

PLAN GENERAL DE L'ENSEMBLE DU COURS :

<u>I - ONTOLOGIE CLASSIQUE</u> : INTRODUCTION GÉNÉRALE	4
I – LES CARACTERISTIQUES DE LA METAPHYSIQUE	8
II - LES 3 DIVISIONS DE LA METAPHYSIQUE :	11
III - APPROCHE HISTORIQUE : LES PRESOCRATIQUES – ÉMERVEILLEMENT, DEVENIR ET QUESTION ONTOLOGIQUE.	11
CH 1 – L'ENTREE EN METAPHYSIQUE	14
I – L'ATTITUDE FONDAMENTALE DU METAPHYSICIEN : LE CONSENTEMENT A L'ETRE.	14
II – LE JUGEMENT D'EXISTENCE ET LA SAISIE INTELLECTUELLE DE L'ETANT EN TANT QU'IL EST.	14
III – PREMIERE APPROCHE METAPHYSIQUE DE L'ETANT :	16
IV - APPROCHE HISTORIQUE : SOCRATE, LA MAÏEUTIQUE COMME QUETE METAPHYSIQUE.	16
CH 2 – METAPHYSIQUE DES CAUSES.	17
I – LES 4 CAUSES D'ARISTOTE	17
II – LES 2 CAUSES THOMISTES SUPPLEMENTAIRES, ET L'EVOLUTION MODERNE	17
III - CONSEQUENCES : LES 2 REDUCTIONS MODERNES DE LA CAUSALITE.	18
• TRANSITION :	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 3 – LA SUBSTANCE ET LES ACCIDENTS, OU LES GENRES SUPREMES DE L'ETANT.	19
INTRODUCTION : LA RECHERCHE DES DIFFERENTS MODES D'ETRE.	19
I – LA SUBSTANCE.....	19
II – LES ACCIDENTS.....	22
III – APPROCHE HISTORIQUE : LES DIX CATEGORIES ACCIDENTELLES SELON ARISTOTE.....	23
CONCLUSION :.....	23
CH 4 – ESSENCE ET EXISTENCE	24
I – L'EXISTANT DETERMINE.	24
II – LA COMPOSITION REELLE DE L'ESSENCE ET DE L'ACTE D'ETRE DANS L'ETANT.	26
III – APPROCHE HISTORIQUE : THOMAS D'AQUIN ET LA Pensee DE L'ETRE.....	26

CH 5 – ETRE EN ACTE – ETRE EN PUISSANCE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I – ÊTRE ET DEVENIR	30
II – L’ETRE EN PUISSANCE.....	31
III – L’ETRE EN ACTE	32
IV – LES RAPPORTS DE L’ACTE ET DE LA PUISSANCE.	32
CH 6 – L’ETANT EN SON ANALOGIE	35
I – UNIVOCITE, EQUIVOCITE ET ANALOGIE	35
II – L’ANALOGIE DE L’ETANT.	35
III - CONSEQUENCES	36
CONCLUSION.....	36
CH 6BIS – L’ETANT EN SON ANALOGIE.....	37
I – UNIVOCITE, EQUIVOCITE ET ANALOGIE	37
II – L’ANALOGIE DE L’ETANT.	37
CONSEQUENCES ET CONCLUSION	38
CH 7 – LES TRANSCENDANTAUX.....	39
I – LES PROPRIETES GENERALES DES TRANSCENDANTAUX.....	39
II – LES DIFFERENTS TRANSCENDANTAUX	40
III - APPROCHE HISTORIQUE : LA METAPHYSIQUE DE PLATON (427-347) ET LE MONDE DES IDEES.	43
<u>II- THEOLOGIE NATURELLE</u> : LES 5 VOIES DE THOMAS D'AQUIN.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
<u>III - CRITIQUE DE LA CONNAISSANCE</u> : INTRODUCTION	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 1 - THOMAS D’AQUIN ET L’EMERVELLEMENT PRECRITIQUE DEVANT L’ETRE.	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I – L’ÊTRE ET L’ÉTANT.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
II – L’ETRE ET L’INTELLIGENCE (AUTRE EPISTEMOLOGIQUE).....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
III – L’ETRE ET LES TRANSCENDANTAUX.	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
IV – L’ETRE ET DIEU.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
V – ANALOGIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
ANNEXE :	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
« L’EMERVELLEMENT THOMISTE DEVANT L’ACTE D’ETRE »	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
1 BIS. THOMAS D’AQUIN ET L’EMERVELLEMENT DEVANT L’ETRE (<i>RESUME</i>).....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 2 – DESCARTES, ET LE TOURNANT DE LA MODERNITE.	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I - LE « TOURNANT » DE LA MODERNITE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.

II – LES CAUSES DE CE TOURNANT	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
III – LA METHODE DE DESCARTES (RAPPELS)	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
IV – UNE REVOLUTION METAPHYSIQUE : LE PRIMAT DU SUJET SUR L’OBJET. LES PREMIERS PAS DE L’IDEALISME ..	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CONCLUSION : DESCARTES ET LE PREMIER APPEL A LA SUBJECTIVITE.	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 3 – L’EMPIRISME DE HUME ET LA NEGATION DES FONDEMENTS DE L’ONTOLOGIE.	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
1 - NEGATION DE LA NOTION DE SUBSTANCE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
2 - NEGATION DE LA NOTION DE CAUSALITE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CONCLUSION :.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 4 – LA SYNTHESE KANTIENNE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I –LA CRITIQUE DE LA RAISON PURE : « QUE PUIS-JE SAVOIR ? »	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
II - FONDEMENT DE LA METAPHYSIQUE DES MŒURS : « QUE DOIS-JE FAIRE ? »	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
III – LA CRITIQUE DE LA RAISON PRATIQUE : « QU’AI-JE LE DROIT D’ESPERER ? »	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CONCLUSION GENERALE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 5 - HEGEL ET LA DIALECTISATION ABSOLUE DE LA METAPHYSIQUE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I - L’ECLATEMENT DES LIMITES POSEES PAR KANT A LA RAISON : « TOUT EST RATIONNEL ».....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
II - METHODE : L’ANALYSE DE L’HISTOIRE, SUCCESSION DE CONTRADICTIONS SURMONTEES.	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
III - LA DIALECTIQUE : L’INTEGRATION DU PRINCIPE DE CONTRADICTION DANS LA LOGIQUE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CONCLUSION.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 6 - AUGUSTE COMTE ET LA REDUCTION POSITIVISTE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I - AUGUSTE COMTE ET LE POSITIVISME DU XIX°	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
II - MONOD ET LE POSITIVISME DU XX°	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CONCLUSION ET CRITIQUE :	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 7 - NIETZSCHE ET LE NIHILISME	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I - LA CRITIQUE DE LA NOTION DE SUBSTANCE, D’INDIVIDU, ET DE CAUSALITE.	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
II - LA CRITIQUE DE LA NOTION DE VALEURS, LA PHILOSOPHIE A COUPS DE MARTEAU.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 8 - SARTRE ET L’EXISTENTIALISME	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I - LA PENSEE EXISTENTIALISTE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
II - CRITIQUE : UNE PHILOSOPHIE D’ADOLESCENT.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 9 - BERGSON ET LA SUBSTANTIFICATION DU DEVENIR.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I - ÊTRE ET DEVENIR A LA LUMIERE DU DUALISME INTELLIGENCE ET INTUITION :	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
II - ÊTRE ET DUREE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CONCLUSION ET CRITIQUE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CH 10 - LA PHENOMENOLOGIE : HEIDEGGER CONTRE « L’OUBLI DE L’ETRE ».....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
I -REVENIR A L’ETRE : L ’ « ALETHEIA ».....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
II - L’HOMME COMME « BERGER DE L’ETRE » ET COMME DASEIN (ETRE-LA)	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
III - ÊTRE ET TEMPS :	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.

CONCLUSION : ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.

CONCLUSION GÉNÉRALE ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.

PETITE BIBLIOGRAPHIE MINIMUM DE MÉTAPHYSIQUE ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.

Livre généraux de philosophie, indispensables : **Erreur ! Signet non défini.**

Livre d'auteurs, pour commencer... **Erreur !**

Signet non défini.

Introduction générale à la Métaphysique

QUESTION PREALABLE : LA METAPHYSIQUE EST-ELLE FONDEE ?

« Words, words, words... »

Hamlet, II.2

La métaphysique, comme son nom l'indique porte sur ce qui est *au delà de la physique*, de la *Phusis* (nature), sur ce qui est *supernaturel* (en latin), invisible aux yeux, au delà de l'expérience sensible ou empirique. Citons par exemple l'âme humaine, les essences, l'être [= esse] en général (le fait qu'il y ait des étants [= ens]), l'Etre subsistant en Soi que nous appelons Dieu, ...

La question qu'il convient alors de se poser en entrant dans ce cours est la suivante : **Peut-on avoir une connaissance certaine en métaphysique ? Ma raison peut-elle atteindre des vérités métaphysiques ?**

(Si je réponds non, alors je me situe dans la lignée protestante puis kantienne (et finalement moderne) selon laquelle la raison a été pervertie par le péché de telle sorte que de telles vérités métaphysiques lui sont définitivement inaccessible. La raison est la prostituée du diable, selon Luther.)

1 – L'héritage philosophique : le « principe de non-contradiction » et le « principe de rétorsion »¹ :

a- Aristote.

Le principe de non-contradiction fonde toute connaissance, et toute possibilité de connaissance humaine s'énonce ainsi, dès Aristote : « *Il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps, au même sujet, sous le même rapport* »².

Si S est P, alors S n'est pas non-P.

Contre ceux (sophistes, relativistes...) qui voudraient nier ce premier principe, le principe dit « de rétorsion » les en empêche : Affirmer comme Protagoras la relativité de toutes les opinions et l'impossibilité de toute connaissance vraie, c'est déjà poser cette relativité et cette impossibilités comme connues avec certitude, et c'est donc se contredire en acte. On voit de la sorte qu'il y a des affirmations qui se détruisent d'elles-mêmes³,

¹ Se reporter à l'excellent livre de M.LECLERC, *La destinée humaine*, cité en bibliographie.

² Métaphysique, Γ, 3

³ ex : « il n'y a pas de vérité »

parce qu'elles sont minées d'une contradiction interne, exercée. Celui qui affirme que le principe de non-contradiction n'est pas valable applique en même temps le principe en question : il établit une contradiction irréductible entre le principe et sa propre position qui le rejette, et il déclare que son rejet est valable alors que le principe ne l'est pas. Il utilise donc le principe de non contradiction pour tenter de le nier. (comme on aurait besoin du ppe pour le nier, on ne peut le faire). Seul le silence absolu ne confirmerait pas le principe, mais si l'objectant se tait définitivement, il ne peut être réfuté. Aristote dit qu'il est *comme une plante*, et « une buche ne peut être réfutée ».

b - Augustin

« Pour partir d'une vérité claire, je te demanderai d'abord si toi-même tu existes. Mais peut-être crains-tu de te tromper en cette question, *quand tu ne pourrais certainement pas te tromper si tu n'existais pas ?* » (*De libero arbitrio, II, III, 7*) « Celui qui n'est pas, ne peut pas non plus se tromper; c'est pourquoi *si je me trompe, je suis* » (*De Trinitate, XV, XII, 21*)

c - Thomas d'Aquin

« Personne ne peut penser qu'il n'existe pas, en donnant son adhésion à une telle proposition, en effet, du fait même qu'il pense quelque chose, il perçoit qu'il existe » et dès lors, personne ne s'est jamais trompé en ceci qu'il n'aurait pas constaté sa propre existence. (G. Isaye, citant *De Veritate* q.10 a.12, ad.7)

« Il existe de nombreuses propositions telles que le fait de les nier contraint à les affirmer. Par exemple, nier que la vérité soit, c'est affirmer au contraire qu'elle existe ; on affirme au contraire que la vérité énoncée est vraie » (C.Gentiles, 1.II, c.33, *Amplius*). C'est le ppe d'objectivité que ThA place logiquement avant la non-contradiction : *veritas est*, il y a une vérité que l'on peut connaître ; Le nier revient à l'affirmer ; l'objection révèle ainsi qu'au fond, *en acte*, l'objectant est d'accord avec le principe qu'il croit combattre : lui aussi affirme qu'il y a bien quelque chose de vrai. Ainsi si l'on peut dire ce que l'on veut (« un cercle carré » par exemple), il n'est pas toujours possible de le penser réellement et moins encore d'agir n'importe comment : les actes ont leur propre loi, et ce sont eux qui jugent les paroles.

Le principe de rétorsion s'exprime ainsi chez ThA : « il en va de même de celui qui nierait le principe selon lequel les deux termes d'une contradiction ne sont pas simultanément vrais. En effet, si on le nie, on dit que la négation énoncée est vraie, tandis que l'affirmation contraire est fausse : par là même, on dit que l'un et l'autre ne se vérifient pas au sujet du même ». (S.C.G. 1.II.c.33, *Amplius*). C'est à dire que deux propositions, dont l'une est la négation pure et simple de l'autre, ne peuvent être vraies en même temps. La réalité demeure stable, inchangée car elle ne dépend pas de notre bon plaisir. En tentant de nier le ppe de non-contradiction, l'adversaire concède en fait, c'est à dire en acte, les premiers principes qu'il conteste en paroles.

(Cf G. ISAYE, *L'affirmation de l'être et les sciences positives*, textes présentés par M.Leclerc, Presse universitaires de Namur, 1987)

2 – Ecriture et Magistère.

- De même, la Bible et la Tradition de l'Eglise affirment que la raison naturelle possède suffisamment de lumière pour atteindre en partie le mystère de l'être, et celui de Dieu.

- Le péché originel a certes affaibli les capacités humaines (dérèglement de l'harmonie corps & âme = concupiscence) mais sans les corrompre

- Sans l'aide de l'ES, la raison humaine peut élaborer des sciences vraies et valides. Mais plus encore :

⇒ malgré les difficultés, l'homme peut connaître Dieu par lui-même, comme créateur du monde. Deux textes notamment fondent cette position :

- **Sagesse 13,1-5.9** (les hommes ont pris les éléments naturels pour dieux) :

« *Oui, vains par nature tous les hommes en qui se trouvait l'ignorance de Dieu, qui, en partant des biens visibles, n'ont pas été capables de connaître Celui-qui-est, et qui, en considérant les oeuvres, n'ont pas reconnu l'Artisan. Mais c'est le feu, ou le vent, ou l'air rapide, ou la voûte étoilée, ou l'eau impétueuse, ou les luminaires du ciel, qu'ils ont considérés comme des dieux, gouverneurs du monde! Que si, charmés de leur beauté, ils les ont pris pour des dieux, qu'ils sachent combien leur Maître est supérieur, car c'est la source même de la beauté qui les a créés. Et si c'est leur puissance et leur activité qui les ont frappés, qu'ils en déduisent combien plus puissant est Celui qui les a formés, car la grandeur et la beauté des créatures font, par analogie, contempler leur Auteur. s'ils ont été capables d'acquérir assez de science pour pouvoir scruter le monde, comment n'en ont-ils pas plus tôt découvert le Maître!* »

Romains 1, 18-23 (les hommes n'ont pas découvert Dieu malgré leur raison).

"En effet, la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes, qui tiennent la vérité captive dans l'injustice; car ce qu'on peut connaître de Dieu est pour eux manifesté: Dieu en effet le leur a manifesté. Ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses oeuvres, son éternelle puissance et sa divinité, en sorte qu'ils sont inexcusables; puisque, ayant connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu comme à un Dieu gloire ou actions de grâces, mais ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements et leur cœur inintelligent s'est enténébré: dans leur prétention à la sagesse, ils sont devenus fous et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible contre une représentation, simple image d'hommes corruptibles, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles."

Le Magistère de l'Eglise le confirme :

Remonter à Dieu à partir des choses créées

Dei Filius (chap. 2) : « *La sainte Eglise, notre mère, tient et enseigne que Dieu, principe et fin de toute chose, peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine à partir des choses créées* ». Cette activité de « remonter à Dieu », c'est la métaphysique.

Foi et Raison (JP II) :

Parce que la raison est créée par Dieu et que la création est irréversiblement bonne, l'Eglise reconnaît des droits à la raison. Il n'est pas question de l'aplatir ou de la considérer comme pervertie. Ainsi, il ne peut y avoir d'opposition entre Foi et Raison. Les vérités découvertes par la raison naturelle ne s'opposent pas aux vérités révélées. **La vérité est une.** Dieu ne va pas se contredire en révélant une vérité contraire à la vérité naturelle. Intelligence et raison humaines sont naturellement ordonnées à la découverte de la vérité. *Dei Filius 4* : « Bien que la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir d'opposition entre elles... apparence imaginaire de contradiction... La foi et la raison s'aident mutuellement ».

Ccl : la simple raison, sans l'aide de l'ES, peut remonter jusqu'à l'existence de Dieu, comme Cause et Finalité du monde, et même jusqu'à la Trinité en Dieu.

Nb : le rapport de la philosophie à la foi relève donc du rapport de la nature à la grâce⁴.

⁴ Le rapport de la nature et de la grâce explique celui de la philosophie et de la foi.

- Dieu a créé le monde gratuitement. Il n'a pas besoin de l'homme.

- Dieu n'a pas créé l'homme dans l'état où nous le connaissons aujourd'hui : amitié avec Dieu, dons préternaturels d'intégrité (impassibilité, immortalité, non-concupiscence...).

- surnaturel : désigne la grâce surnaturelle qui découle du Christ sur la croix.

- preternaturel : tout ce qui est surnaturel mais ne découle pas directement de la grâce du Christ.

- pourquoi le Verbe s'est-il incarné ? pour nous sauver, puis pour nous glorifier (Thomas d'Aquin) ou l'inverse (Duns Scott). L'Eglise ne tranche pas.

1 – pourquoi, si l'existence de Dieu est démontrable par la raison humaine, certains hommes continuent-ils à la nier ? il faut bien comprendre que l'acte de foi n'est pas seulement un acte d'adhésion intellectuelle, mais qu'il est d'abord un engagement de notre libre volonté à croire que Dieu existe. Certains peuvent, contre toute évidence intellectuelle (le monde qui existe a une cause évidente), nier et refuser l'existence de Dieu. C'est de la mauvaise volonté.

L'acte de croire est un acte de l'intelligence qui accepte en toute liberté et confiance une réalité qui la dépasse. La foi est donc une capacité habituelle de l'intelligence, qu'elle perfectionne.

La foi est donc une adhésion libre de notre intelligence, sous la motion de notre volonté, elle-même mue par la grâce. Car les vérités de foi ne sont pas des évidences humaines, logiques.

2 – Si la raison peut démontrer de façon évidente l'existence de Dieu, quelles types de connaissances échappent à la simple raison ? Il s'agira des *mystères* de la foi. Ils ne sont pas irrationnels mais *supra-rationnels* ou *trans-rationnels*. Ce qui est inaccessible à la simple raison sans le secours de la grâce, c'est le contenu des mystères : les personnes de la Trinité (P – F – ES), l'incarnation du Fils, etc...{ Thomas d'Aquin distingue ce qu'il appelle alors le révélé (inaccessible) du révélable. }. Les concernant, la Foi est la porte d'entrée, puis la raison et non l'inverse. Ch. Péguy dit « *les mystères de l'Eglise sont comme les vitraux d'une cathédrale, leur beauté se voit de l'intérieur. Celui qui reste dehors ne voit que les armatures de plomb* »

3 – quels sont les deux écueils de la raison lorsqu'elle n'est plus guidée de l'extérieur par la « stella rectrix » de la foi ?

• **Le fidéisme :**

- repose sur le présupposé que la raison est souillée par le péché et incapable d'arriver à la vérité (protestantisme).

• Si le premier motif de l'incarnation est la rédemption, c'est alors en vertu du premier péché que le Verbe s'est incarné, donc son incarnation est conditionnée par le péché d'Adam (les thomistes). Ce sont donc des dons préternaturels dont jouissait l'homme lors de sa création avant la chute.

• Si le premier motif est la glorification, l'incarnation n'est plus motivée par le premier péché, et donc le Verbe se serait incarné de toute façon pour glorifier l'homme en lui, qu'il pèche ou non. Donc la jouissance dont l'homme jouissait avant la chute est surnaturelle et non préternaturelle. Majoritairement, le Christ est présenté comme sauveur. Mais l'une et l'autre tradition n'ont pas de base vraiment scripturaire.

→ La position de Duns Scott répond à beaucoup de questions, par exemple à la position de St Augustin qui dit que l'homme a un désir naturel de voir Dieu. Ceci dit, la position de Scott ne reste qu'une hypothèse spéculative...

L'incarnation a deux motifs, de facto : nous avons péché donc le Verbe s'est incarné pour nous sauver mais il y a aussi le fait que le Christ s'est incarné pour nous glorifier comme il l'a fait déjà pour la Vierge Marie.

Le thomiste pur insiste sur le côté tragique de l'histoire du Salut. Il est quelque fois doloriste

Le scotiste pur insiste sur la grandeur de Dieu et la grandeur de la destinée humaine et sa glorification au risque d'être parfois un peu trop optimiste et d'oublier la notion de péché.

→ On peut constater néanmoins que la présence scotiste est beaucoup plus prégnante dans l'Eglise depuis le Concile Vatican II.

L'impassibilité, l'immortalité et la préservation de la concupiscence...les trois sont très liés et sont un même don. A l'origine, l'homme maîtrisait son corps. Qu'est-ce que la souffrance, sinon la révolte de l'âme contre le corps et la mort, sinon la séparation de l'âme et du corps?

Cet état était parfait et il a été librement cassé par l'homme, car l'homme a voulu se faire Dieu et décider lui-même de ce qui est bien et de ce qui est mal. Le livre de la Genèse nous dit que l'homme fut en conséquence privé de l'amitié intime avec Dieu, quand il a été chassé du paradis. D'où l'institution du baptême. Il a donc été aussi privé des aides surnaturelles qu'il connaissait avant. D'où la souffrance, la mort et le dérèglement de la concupiscence. Mais Dieu ne s'est pas contenté de cette brisure et il a envoyé son Fils pour nous sauver (nous rétablir dans l'amitié avec Dieu) et d'autre part pour nous diviniser et nous introduire par pure faveur dans la gloire et la vie de la trinité.

• La grâce est le don gratuit que fait Dieu de lui-même à l'homme. Par elle, il divinise l'homme.

• La nature est donc le sujet récepteur de la grâce. Elle est l'homme tel qu'il est avant de recevoir la grâce. L'homme est homme sans le secours de la grâce. Il a une consistance naturelle. Il est un animal spirituel, ayant la capacité de connaître et d'aimer.

• La philosophie est rationnelle, et donc naturelle. Mais la foi est surnaturelle, et touche donc à la grâce. Le rapport de la philosophie à la foi est donc lié à celui qui unit nature et grâce. Ma raison peut elle arriver jusqu'à démontrer la foi chrétienne ? la foi est-elle rationnelle et donc universelle ?

- je crois sans réfléchir. Risque : superstition, fanatisme...

- En fait, ma raison est toujours à l'œuvre dans l'accueil de la Révélation (ne serait-ce que dans son usage du langage : je crois avec des mots, et Dieu s'est révélé en employant le langage rationnel des hommes.)

• **Le rationalisme** :

- la foi serait intégralement raisonnable (mystères y compris).

- lié à l'orgueil de la raison

4 - quels rapports entretiennent Foi et Philosophie ?

Nous connaissons l'adage célèbre de St Anselme de Cantorbery (1033-1109): La philosophie – *intellectus quaerans fidem* (intelligence en quête de la foi) – va à la rencontre de la théologie – *fides quaerens intellectum* (la foi en quête d'une rationalité).

→ *Thomas d'Aquin* : "la théologie est supérieure à la philosophie quant à son objet mais elle est inférieure à la philosophie quant à son mode de connaissance".

En effet, le mode de connaissance utilisé en philosophie est supérieur à celui utilisé en théologie car la connaissance dont nous sommes capables en philosophie est plus satisfaisante sur le plan épistémologique que le savoir de foi car l'être est évident alors que la foi nous demande l'abandon en disant oui. Sur le plan épistémologique voir est supérieur à croire.

Nous avons trois manières de connaître:

1 - *la vision (vision béatifique), comme les anges. C'est la connaissance la plus satisfaisante. Nous l'aurons au Ciel.*

2 - *la confiance, la foi (théologie).*

3 - *la démonstration rationnelle (philosophie...)*

Mais concernant l'effort que fournit l'homme pour accéder à la vérité, et donc son mérite, l'ordre est inversé : la démonstration > la confiance > vision (au ciel, nous n'aurons plus de mérite).

• Jacques MARITAIN :

→ Les 3 Sagesses : philosophique, théologique, mystique.

I – LES CARACTERISTIQUES DE LA METAPHYSIQUE

La Métaphysique sollicite la capacité d'abstraction au plus haut niveau. Elle sollicite la capacité à voir au delà de ce qui apparaît au premier abord. Elle est **capacité de vision intellectuelle**. Ce que la Métaphysique essaye de voir, c'est l'ETRE.

1 - Définition : elle est la «science **de l'étant en tant qu'étant** », science de l'être.

Cette définition d'Aristote (reprise par Thomas d'Aquin) définit la métaphysique comme une **science**, mais pas dans le sens où l'on entend aujourd'hui le mot science (science positive). Aujourd'hui, nous dirions plutôt qu'elle est une **sagesse**.

Elle est donc la science de l'étant, la **science de ce qui est**, de ce qui existe. C'est à dire la science du Tout. Rien n'échappe à la métaphysique, même pas les illusions ou les pensées. C'est la science de ce qui existe, en tant que cela existe.

Ex : la feuille est un étant. Je peux l'étudier sur d'autres plans (pragmatique : elle me sert / sensible : elle est blanche / quantitatif : elle fait 21 sur 29 cm / chimique : molécules...). Le premier plan est le plan métaphysique, sans lequel les autres plans ne seraient pas.

2 - L'être est l'horizon trans-objectif de la métaphysique.

Prenons l'image de l'horizon (métaphore). Il est ce sur quoi les choses se détachent quand nous les contemplons, le fond sur lequel se dessinent les objets. Mais nous ne pouvons le circonscrire, le limiter. De même, **l'être** est le fond illimité sur lequel se détachent toutes les choses. Il est *infini*, et sur lui se détachent les choses finies (étoiles, lune, silhouettes...).

On peut mettre toutes les choses ensembles, on n'aura pas fait le tour de l'être. Il n'est pas la somme arithmétique de tous les étants. Il est le **fondement du possible** (et le possible est infini, illimité). On peut toujours imaginer des choses qui n'existeraient pas encore.

L'être est **indéfiniment participable**, mais sans être jamais épuisé. Un nombre illimité de choses peuvent participer à l'être (ex : la suite des nombres est illimitée potentiellement, même si effectivement elle est finie : la quantité de choses qui existent effectivement est finie, mais le nombre des choses qui pourraient exister est infini : c'est un *potentiel infini négatif*, c'est une *ouverture*, car cet infini ne se réalise jamais. Personne dans ce monde ne pourrait arriver au bout de l'être, ou dénombrer tous les nombres). L'être lui est positivement infini. Nous le verrons.

Trans-objectif de l'être ? «objectif» est à comprendre dans le sens de Kant : ce qui peut être mesuré, dominé, maîtrisé. *Trans-* signifie au-delà. L'être est trans-objectif signifie donc qu'il ne peut pas être mesuré, délimité. Il est au-delà des objets. L'acte d'être de mon stylo ne peut être mesuré. C'est l'être qui nous maîtrise et nous domine, et non le contraire ;

Maritain, reprenant la terminologie de G.Marcel, dit que « l'être n'est pas un *problème* mais un *mystère* » (il n'est pas maîtrisable. On n'a jamais fini de le comprendre, de le méditer).

L'acte d'être est l'objet de la métaphysique. Mais ce sur quoi porte la métaphysique finalement est Dieu. Nous le verrons. Le mot «être» est adéquat seulement pour Dieu.

(Ce cours prend la position du réalisme métaphysique, dans la tradition thomiste, rejeté depuis le XIV^e⁵).

↳ *Reprenons rapidement les caractéristiques de la métaphysique :*

1 – **rationnelle** : c'est une discipline philosophique, donc rationnelle : sa réflexion se développe d'un effort de la raison.

2 – **universelle** : Or la raison est universelle donc la métaphysique prétend à l'universalité.

3 – **guidée (de l'extérieur) par la vérité de la foi** : la raison est cependant entachée par le péché et a besoin du secours de la grâce pour avancer sans s'égarer. Pour la métaphysique, ce secours de la grâce divine se manifeste par le recours à la foi comme référent ou guide, comme « *stella rectrix* » (Léon XIII)

4 – **philosophie première** : comme « science des causes premières » (Aristote), ou comme « philosophie de l'être en tant qu'être », c'est à dire de l'être en général, et donc de tous les étants, de tout ce qui existe, elle est la philosophie première, à la source de toutes les autres philosophies.

⁵ Pour tous les représentants des nominalistes et positivistes, depuis, la métaphysique est aberrante car la connaissance humaine ne peut dépasser ce qui va au-delà des phénomènes. La métaphysique a été aussi rejeté par un certain protestantisme pour des raisons théologiques (la raison prostituée). Une certaine tradition a défendue la métaphysique mais en oubliant l'être (Descartes, Spinoza). Ils oublient que l'objet de la métaphysique est non-maîtrisable. Chez Descartes, l'objet de la métaphysique est le « moi, le monde et Dieu ». Chez Spinoza, son seul objet est la Substance, à la manière géométrique. Chez Hegel, c'est l'Idée qui est le but de sa métaphysique, est l'idée est Dieu. Il y a une réduction de Dieu à nos catégories. Comment ce rationalisme et cet idéalisme sont-ils une perversion pour la métaphysique ?

5 – **sagesse** : elle est le premier des 3 niveaux de la sagesse (métaphysique, théologique, mystique)

6 – **servante de la théologie**.

7 – **ordinatrice des savoirs**: en tant que cœur de la philosophie ou tronc central, elle est celle à partir de laquelle toutes les philosophies se déploient : en cela elle les ordonne, les classes, délimitent leur champ d'investigation. On parle de « science reine ».

8 – **contemplative** : en tant que sagesse, elle est inspirée par quelque chose qui dépasse l'homme : le mystère de l'être. Elle ne s'ouvre à lui que dans une attitude d'accueil amoureux, c'est à dire de contemplation. (méta – physique signifie sur-naturel)

9 – **scientifique** : (au sens qu'Aristote donnait à la science, c'est-à-dire un savoir véritablement explicateur par les causes); comme la théologie.

Il y a donc des questions tellement profondes que tous les hommes se les posent sans exceptions : ces questions sont d'ordre métaphysique.

Elles sont non pas de l'ordre du « comment » (c'est à dire du fonctionnement) mais de l'ordre du « pourquoi » (c'est à dire du *sens*, comme signification et direction).

- *Comment j'existe ?* : la médecine ou la biologie répond à cette question.

- / *Pourquoi j'existe ?* : la métaphysique donne une réponse rationnelle à cette question

- *Comment le monde existe ?* : L'astrophysique, et la cosmologie répondent.

- / *Pourquoi le monde existe ?* : la métaphysique ...

- *Comment découvrir le Vrai, le Bien, le Beau?* : l'épistémologie, la science, la morale, l'art répondent

- / *Pourquoi les découvrir ?* : la métaphysique répond.

Etc...

D'une façon générale, la métaphysique répond à des questions sur l'être qui sont tellement générales et profondes qu'elles sont universelles et trans-historiques :

- « pourquoi existe-t-il quelque chose plutôt que rien ? » (*la question ontologique*)

- qu'est-ce qu'être? Qu'est-ce que l'étant ou l'existant? Qu'est-ce qu'exister, pour la personne humaine que nous sommes certes, mais aussi pour les cailloux du chemin, les arbres qui le bordent et les oiseaux qui chantent sur leurs branches? (réincarnation, différence homme – bêtes...) ? En tous ces étants, le mystère de l'être ou de l'existence est réalisé bien différemment, et pourtant c'est toujours ce mystère d'être ou d'exister qui est réalisé sous tel ou tel mode.

- qu'est ce qui est commun à tous les êtres ? (si une science me dit ce qui est commun à tous les êtres, elle va du même coup me permettre d'ordonner toutes les autres sciences, qui me donnent des vérités partielles sur les êtres : leur vérité biologique (médecine), quantitative (mathématique), sociale (politique), chimiques (physiques), etc...)

- le monde existe-t-il par lui même (né du hasard) ou bien doit-il avoir une cause extérieure à lui-même ? Est-il nécessaire ou contingent ? S'il est contingent, comment définir cette cause extérieure ?

- Cette cause extérieure au monde matériel est donc spirituelle : qu'est ce qu'une nature spirituelle ?

- Si je suis capable de penser une nature spirituelle extérieure au monde, c'est qu'il y a en moi quelque chose de spirituel également, autrement dit quelque chose qui dépasse la matière en moi : un esprit, une âme. Cette âme n'a a priori pas de raison de disparaître quand la matière en moi disparaîtra ? Suis-je immortel ? (question universelle...)

- Y a-t-il une vérité rationnelle immortelle ? le Bien, le Vrai, le Beau sont ils universels et immortels, ou bien uniquement culturels et historiques ?

- les différents philosophes se contredisent très souvent entre eux : Si le Vrai est un, quelle est la part de vérité dans chacune de ces philosophies humaines ? quels sont les critères pour délimiter cette part de vérité ?

quels sont les arguments pour dénoncer la part d'erreur ?

Toutes ces questions dépassent les sciences classiques (médecine, ethnologie, histoire, politique, astrophysique, psychologie,...). Et pourtant elles traversent l'histoire...elles sont donc authentiques. Elles sont inévitables.

→ La métaphysique donne donc des réponses rationnelles (convaincantes) à des questions que tout le monde se pose, à des questions universelles. (De là son pouvoir évangéliste. Ex : les 5 preuves de l'existence de Dieu.)

→ La métaphysique interroge l'étant en tant qu'étant, l'existant en tant qu'il existe, l'étant selon qu'il est, qu'il exerce l'acte d'exister, en faisant abstraction de la matière. Comment se divise-t-elle ?

II - LES 3 DIVISIONS DE LA METAPHYSIQUE :

Puisque la métaphysique est

- le savoir de l'étant fini ou limité en tant qu'étant

- et le savoir de la Cause première de l'étant, cause en laquelle tous reconnaissent le divin, elle comporte trois grands moments ou trois grandes parties distinctes et indissociables:

1. L'ontologie : partie consacrée à l'étude de l'étant fini (tel que nous pouvons l'appréhender dans le champ de notre expérience extérieure ou intérieure) en tant qu'étant. C'est ce que l'on appelle l'ontologie (du grec *on*, *ontos*, participe présent de *einai* (être), et *logos* (discours, science)). (on inclut parfois dans cette partie la *cosmologie*, quand l'étant est le cosmos, la nature, ainsi que la *psychologie* quand l'étant étudié est l'âme).

2. la théologie rationnelle ou naturelle, ou ontothéologie : Par la médiation de l'étant fini ainsi connu, la réflexion s'élève à sa Cause première qui est Dieu, et ce sera la partie de la métaphysique que l'on peut appeler théologie rationnelle ou naturelle (pour la distinguer de la théologie surnaturelle élaborée dans la lumière de la foi révélée). La théologie, qui signifie bien étymologiquement la science (*logos*) ayant pour objet Dieu (*theos*), est la partie principale de la métaphysique. En effet, l'étude de l'étant fini ne s'achève que par l'étude de l'Être même subsistant, infini, qui est Dieu, la première étude étant entièrement finalisée par la seconde. Tout le dynamisme de la réflexion métaphysique est tendu vers l'appréhension intellectuelle, théologique, de la Cause première qui est Dieu. C'est ainsi que saint Thomas définit un tel savoir métaphysique ou philosophie première. Celle-ci, dit-il, trouve toute sa raison d'être dans la connaissance de Dieu, comme en sa fin ultime, d'où son nom de science divine. En ce sens, on peut dire que la métaphysique est une théo-onto-logie.

3. Enfin, il y a tout une part réflexive et critique de la démarche métaphysique, qui est **la métaphysique de la connaissance**. Quand l'esprit humain est capable de reconnaître ce qui est réellement, il peut alors s'interroger ensuite réflexivement sur la nature et la valeur de sa relation au réel : comment penser le réel ? comment penser l'être ? comment les grands philosophes ont-ils pensé le réel ? L'objet de cette troisième partie de la métaphysique est donc de s'interroger sur le mystère de la connaissance humaine et sur sa valeur réaliste. C'est ici qu'interviennent les positions critiques modernes et contemporaines de la métaphysique : Descartes, Kant, Hegel, Heidegger, Sartre, etc...

III - APPROCHE HISTORIQUE : LES PRESOCRATIQUES – ÉMERVEILLEMENT, DEVENIR ET QUESTION ONTOLOGIQUE.

A cette question : qu'est ce que l'être ? la philosophie a tenter de répondre depuis le commencement, c'est à dire depuis en Occident, les présocratiques. A l'origine de la philo : émerveillement [*thaumazein*] par rapport à

l'être, et question ontologique : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? et finalement qu'est ce qui est ? Le constat du devenir du monde confronté à la soif d'éternité donne naissance à la métaphysique.

(• *Qu'est ce que l'être ? comment le définir ? que diriez vous ? la matière (l'eau,... les atomes...), donc ce qui ne serait pas matériel n'existerait pas... Dieu, donc ce qui n'est pas Dieu n'existe pas ? la Substance éternelle et immuable ?*)

A – les mythes fondateurs.

Nous avons déjà fait allusion à eux. Il ne faut pas les mépriser.

Ils sont les premières réponses à ces questions essentielles et inévitables que tout homme se pose.

Ex : la mythologie grecque : le monde naît de l'union de la déesse Gaïa et d'Ouranos. cf. Homère

Ex : les mythes chez Platon :

- le mythe de la Caverne pour expliquer qu'il existe une Vérité unique, malgré le fait que tous les hommes ne sont pas d'accord sur l'unicité de la Vérité.

- le mythe d'Er, pour expliquer que tous les hommes ont en eux l'idée du Bien, et que l'âme immortelle sera récompensée selon la justice (*La République*, L.X).

Ex : la mythologie orientale : Dans la Brahmanisme et l'Hindouisme, le Purusa est le géant primordial, le Male cosmique, à 1000 têtes, yeux, pieds. De son dépècement naissent les 4 classes fonctionnelles indiennes : (bouche : les brahmanes / bras : les guerriers / cuisses : les artisans / pieds : les serviteurs...).

Ex : les mythes gaulois, celtes, africains...

Ex : la Genèse. Mais attention, on ne parle pas de mythe à proprement parler, car c'est un récit inspiré directement par l'Esprit Saint.

→ ces mythes sont la première métaphysique, première tentative de l'homme pour penser son origine surnaturelle. Il y a dans ces mythes des thèmes communs universels, qui prouvent une Vérité Une.

- ex : l'âge d'or, ou âge primordial, quand l'homme vivait en harmonie avec Dieu, avec la nature et avec lui-même (dans l'hindouisme, le *Krta Yuga*. Aujourd'hui nous sommes dans le Kali yuga // Eden) (Cote d'Ivoire : « *Du temps où les animaux parlaient comme les hommes...* »)

- ex : le couple fondateur.

→ Quand le mythe est dépassé par une pensée organisée et rationnelle, naît la philosophie, et c'est les Grecs qui les premiers ont eu cette audace de dépasser le mythe par un discours rationnel et articulé⁶. Voyons à proprement parler les tentatives philosophiques :

B - un première tentative de réponse : l'École de Milet – Thalès (env. 625 av JC) - Démocrite

- pt de départ : le constat du changement. Tout change, tout évolue, et meurt, alors qu'est ce qui ne meurt pas... ? la bûche qui se consume ... le navire... l'homme...

- 1° question : « Qu'est ce qui demeure et persiste à travers tout le changement ? » → première réponse : la « sub – stance » de l'étant. il doit y avoir une substance qui demeure pour préserver l'identité. *Si tout a changé en moi, par exemple, je ne suis pas le même être que j'étais il y a 20 ans.*

- 2° question : « Quelle est la nature de cette substance qui persiste à travers le changement ? ». les choses changent, mais leur être demeure : rien ne disparaît dans le néant. Qu'est ce qui demeure ? → la substance qui est au fond de tout ce qui se transforme en toute chose, c'est **l'eau**. La substance de l'être est faite d'eau. D'autres diront : le feu, l'air, l'infini... vision encore spatiale de l'être. Mais les premiers, ils s'interrogent sur

⁶ Le cadre de cet effort audacieux est la *polis* grecque, organisée, hiérarchisée. Elle est le lieu d'organisation du langage, du droit, du concept... *L'agora*.

le Principe des choses.

Pour **Démocrite**, l'être est composé de petites particules de matières : les *atomes*. C'est l'atomisme, qui demeure encore aujourd'hui dans les philosophies matérialistes comme le marxisme, ou le scientisme athée : le spirituel (l'âme, Dieu, les anges...) n'existe pas. Tout est fait d'atome.

C - Héraclite (550 – 480 av JC - École Ionienne) : être et devenir.

Qu'est ce qui demeure à travers le changement ? → L'instabilité, le changement lui même est ce qui demeure. Tout dans la nature est en mouvement, et rien n'existe en soi, il n'y a pas de substance sous le changement. Pas d'identité. Le réel est toujours un combat entre des forces contraires qui s'opposent. « Le combat est le père de toute chose ». A part le devenir, il n'y a rien. L'être est devenir. « Tout s'écoule... » « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve »... Héraclite met donc l'accent sur les contraires, sur le changement, sur le combat, sur l'écoulement. L'être est « feu », dans le sens que le feu consume tout, est insaisissable, principe destructeur et vivifiant, à la fois *guerre* et *raison harmonieuse*... La seule substance pour lui est le changement lui même, mais le changement est régulé par l'harmonie des contraires, qui s'équilibrent mutuellement. Il y a donc un principe régulateur : le logos. (Retour cyclique de toute chose, sur 18 000 ans ...) (Hegel – Nz)

D - Parménide (env 500 av JC - Ecole Eléate): la question de l'être et du devenir.

Parménide prend lui la position inverse : « l'être est et le non-être n'est pas ». Le mouvement et le changement sont illusoire, et Parménide insiste donc sur l'être au dépend du devenir. Ce qui est en vérité est ce qui demeure. L'être est donc immuable et nécessaire. Il ne peut pas ne pas être. (De cette école, les paradoxes de Zénon, pour montrer que le changement bien qu'apparemment évident est en réalité illusoire...). C'est un peu Parménide qui commence le premier à considérer l'être pour lui-même : il n'élabore pas une science de l'être en tant qu'être comme le fera Aristote, mais il nous donne déjà sous une forme poétique un véritable discours philosophique sur l'être, unifié, transcendant la simple matière, éternel. « l'être est et il n'est pas possible qu'il ne soit pas » (poème de Parménide, frag II dans l'édition PUF de J. Beaufret, p 78). Parménide découvre l'absolue transcendance de l'être qui est au delà du devenir et de toute corruptibilité.

De cette affirmation : « le non-être n'est pas » naît la philosophie réaliste : il est inutile de penser ce qui n'existe pas réellement, ie ce dont le réel ne donne aucun indice. « on ne peut saisir par l'esprit le Non-être, puisqu'il est hors de notre portée ; on ne peut pas non plus l'exprimer par des paroles ; en effet, c'est la même chose que penser et être ». (Parménide, *De la Nature*).

Il est le **Père de l'idée d'être**.

Attention, ne nous méprenons pas sur ce que Parménide met derrière le mot être. L'être est pour lui l'ensemble de ce qui est, et qui se suffit à soi même. L'être est selon lui quelque chose de profondément divin, mais sans aucune personnification. L'idée d'un Dieu personnel, comme celle d'un Dieu créateur, lui était étrangère.

Caractéristique de l'être chez Parménide :

1. unique et universel
2. inengendré (du non-être rien ne naît) et incorruptible (car tout changement présuppose un manque)
3. homogène (sans division ni discontinuité)

Ch I – L'entrée en Métaphysique

La métaphysique a donc pour objet même l'étant en tant qu'étant, et cela en vue de la connaissance de sa Cause première. Il convient alors de voir comment le métaphysicien appréhende intellectuellement l'étant, comment il entre en dialogue avec lui...C'est *l'ontologie*.

La métaphysique est donc une perception par notre intelligence de ce qui est en tant que cela est. Nous verrons comment cela est possible.

I – l'attitude fondamentale du métaphysicien : le consentement à l'être.

La plupart de gens vivent dans le monde comme fasciné par lui, et sans prendre de recul face aux étants dans leurs diversité pour se demander ce qui se cache derrière les étants, c'est à dire sans s'interroger sur le mystère de l'être. il y a comme un myopie volontaire de l'intelligence qui voit le monde de près, mais pas de loin, sans hauteur ni recul. Je me trouve comme embarqué dans l'existence, et mon rapport au monde est sur le mode du *faire*, de *l'avoir* ou du *pouvoir*, mais pas de *l'être*. Or avant de faire ou d'avoir, je suis. Et il en est de même pour tout objet. Tout objet, avant d'être tel ou tel, d'avoir tel usage, tel fonction, telle caractéristique : il existe. Il est dans le monde, dans l'être.

Ex : telle plante. Avant d'être décorative, curative, transformable en parfum, etc...elle est.

Ex : mon crayon sur la table. Il est en bois, il est jaune, avec une pointe dorée, et il écrit noir. Ce crayon est un étant, mais son être n'est pas en bois, ni jaune ou doré, et l'on ne peut se servir de son être pour écrire. Son être est donc une de ses caractéristiques, mais comme au delà de tout ce que je peux en décrire de mon crayon. Or, si j'enlève toutes les autres caractéristiques, il n'est plus. Il perd son être. L'être n'est pas « ce qui reste ». Il disparaît lui même avec toutes les qualités sensibles et avec l'utilité du crayon, et pourtant il est quelque chose d'autre que ces qualités et cette utilité. En ce sens, on peut dire que ses qualités et cette utilité dissimulent son être. L'étant est à la fois la *manifestation* et *l'écran* de l'être. Heidegger l'a très bien compris.

La disposition de base de la réflexion métaphysique est donc cette disposition d'accueil de l'être. Elle se traduisait chez les grecs par ce sentiment d'*émerveillement* dont nous avons parlé. Mais peu à peu cette capacité d'accueil de l'être s'est émoussée, endormie. Heidegger au XX^e incite à ce réveil de la réflexion métaphysique originelle en se reposant la question ontologique : Pourquoi l'être ? il interroge notre *Da Sein*, notre être là, jeté dans ce monde.

Encore une fois, ce mystère de l'être se contemple (comme tout mystère), se laisse accueillir, et nourrit une sagesse, une hauteur de vue, qui recherche les causes premières. Cette disposition d'accueil est ***consentement à l'être***, silence actif et attentif de notre esprit.

II – le jugement d'existence et la saisie intellectuelle de l'étant en tant qu'il est.

1 – une saisie intuitive.

Saisir l'étant en tant que telle se fait de façon intuitive (et non discursive), d'une façon immédiate, antérieure à tout raisonnement. C'est de l'ordre de la vision, de l'appréhension directe. C'est le premier instant de la réflexion métaphysique, comme avant de reconnaître telle ou telle personne ou objet, je l'aperçois. C'est le moment zéro.

Quand l'objet perçu est nous même, nous vivons une expérience métaphysique profonde : la prise de conscience de notre existence dans le monde. Je suis, j'existe, j'ai été tiré du néant. Je suis là, dans ce monde, dans cette réalité qui m'entoure. Avant même de me sentir vivre, respirer, je me sens exister. Je sens le poids, la densité de mon être, de mon existence. Je suis plongé dans l'être, dans la réalité. Je possède l'être, je possède une existence : je suis un existant. C'est la perception de la réalité du moi, expérience forte comme le décrit Jean Paul Sartre dans *La Nausée*. (nb : ça n'est pas l'expérience psychologique que j'ai une identité propre, une personnalité distincte, un caractère unique, une psychologie...expérience que l'enfant fait à l'adolescence. C'est une expérience bien plus profonde et antérieure : avant d'avoir telle ou telle psychologie, j'ai l'être). « Tous les hommes ont connu cet instant singulier où l'on se sent brusquement séparé du reste du monde par le fait qu'on est soi-même et non ce qui nous entoure » (JP Richter). Chaque étant, chaque objet traduit ainsi une humble victoire sur le néant, par le simple acte miraculeux d'exister. Chaque étant pourrait ne pas être et pourtant, par miracle, il est, et il est réellement.

Je prends bien conscience que cet étant n'est pas l'existence même mais qu'il y participe. Il participe à un vaste phénomène qui m'enveloppe également : il participe à l'être. Il est embarqué dans la grande aventure du réel. ThA dit que chaque étant est un « ayant l'être » (un *habens esse*). (Exclus des ayant l'être : tous ce qui est de l'ordre du simple imaginaire, du fictif, etc...). Le jugement d'existence que je porte sur un arbre par exemple est donc premier et bien plus profond que tous les autres jugements que je pouvais porter sur cet arbre : il est grand, vert, en okoumé, etc... le jugement envisage l'étant sans aucune détermination individuelle, sensible ou même quantitative, mais uniquement en tant qu'étant, dans toute son universalité.

Quand je pose un jugement, je compose un sujet et un attribut : S est A (l'arbre est vert)

Concrètement, nous voyons bien qu'il convient de distinguer :

1 – le jugement d'existence : l'arbre est.

2 – le jugement d'attribution : il est vert, grand, etc...

2 – l'étant est fini.

En posant un jugement d'existence sur un étant particulier, du même coup je constate que cet étant n'est pas le seul existant mais qu'il participe à l'être en général. Il n'est pas l'être en général mais il y participe. Il participe à l'existence, mais l'acte d'exister le dépasse. De ce point de vue, il est limité.

Et en même temps, le fait qu'il soit limité, qu'il ne fait que participer à l'acte d'être mais qu'il n'est pas l'être en général, ce fait le particulariste et fait qu'il est ce qu'il est.

Ex : quand je dis « l'arbre est », je dis du même coup qu'il n'est pas autre chose que l'arbre : il n'est pas la fleur, ni la voiture, ni la pierre. Il n'est pas l'être en général, l'ensemble de tous les étants. Et c'est pour ça qu'il est ce qu'il est : un arbre. Sa limite, sa finitude le délimite, le particularise et finalement le définit (comme arbre).

Pour lui, être cet existant-ci, c'est nécessairement en même temps ne pas être cet existant là, et par conséquent, ne pas être l'Existence pure (mon crayon n'est pas mon bic, ni tous les autres crayons, ni tous les autres étants, ni donc l'Existence pure : il est mon crayon et il n'est que ça).

→ L'existant n'est nécessairement appréhendé que comme fini dans son acte d'existence même. ThA : « L'étant se dit de ce qui participe à l'existence de manière finie ».

Cette intuition intellectuelle de l'être est le premier pas de la métaphysique.

III – Première approche métaphysique de l'étant :

Puisque l'étant en tant qu'étant est le premier objet de la métaphysique, essayons de le définir plus clairement, d'abord de façon négative (ie ce qu'il n'est pas)

1. – L'étant métaphysique n'est pas synonyme de la matière, comme une espèce de matière brute et indifférenciée, qui serait par la suite : bois, lourd, tiède, vert etc... il est au contraire ce dont l'acte est d'exister au delà des conditions matérielles de l'existence sensible. Nous sommes en métaphysique et non en cosmologie

2. - L'étant métaphysique n'est pas non plus à confondre avec les étants de la logique, que l'on appelle des « êtres de raison » (on dit qu'ils ont un *être de raison*, c'est à dire dans la raison, dans le raisonnement. Ils n'ont pas un être réel.)

- les chiffres : 1,2,3...

- les symboles : A, B, C...

- les opérations : >, <, =>, +, -

(- certains prédicats : rouge, vert, jaune, chaud, froid, ...)

etc...

ont un être mais c'est ce qu'on appelle un « être de raison », purement abstrait et intellectuel. Ils ne sont pas des étants métaphysiques.

IV - APPROCHE HISTORIQUE : SOCRATE, la maïeutique comme quête métaphysique.

- disciple de Zénon, lui même disciple de Parménide – Athènes, 469-399 av JC.

- N'a rien écrit. On le connaît par Platon.

• Sa soif métaphysique s'exprime de deux manières :

1. – conscience des limites de l'humanité : ontologique et intellectuelle

- « *Connais-toi toi même* » : tu es un homme et tu n'es qu'un homme – finitude de notre condition.

- « *Je sais que je ne sais rien* » : il y a un savoir qui est une sagesse véritable, au delà de tout savoir technique, savoirs faire, un savoir qui dépasse l'homme, méta-physique. Ce savoir est celui des causes premières...

2. – conscience d'une soif d'infini et de transcendance en chaque homme, d'un désir métaphysique.

Ce savoir métaphysique est cependant caché dans le cœur des hommes puisqu'il en ressort par la *maïeutique* (art d'accoucher dans les esprits les idées vraies dont ils sont porteurs⁷): la connaissance du Vrai devient chemin de Vertu. (sagesse).

→ « Ma seule affaire, c'est d'aller par les rues pour vous persuader, jeunes et vieux, de ne vous préoccuper ni de votre corps, ni de votre fortune aussi passionnément que de votre âme, pour la rendre aussi bonne que possible »⁸ (Existence d'une âme, d'un Bien transcendant, etc...)

⁷ le père de Socrate était Sophronisque (sculpteur), sa mère Phénarète (sage femme).

⁸ PLATON, *Apologie de Socrate*, p. 157 dans l'édition *Belles Lettres*.

Ch 2 – Métaphysique des causes.

I – les 4 causes d'Aristote

Nous avons aujourd'hui une conception restreinte de la causalité.

Mais la cause d'un étant est ***l'ensemble de tous les principes à l'origine de l'être de cet étant.***

Aussi, Aristote⁹, et à sa suite, St Thomas d'Aquin définissent **4 types de causes.**

• Prenons un exemple : une statue de Zeus.

→ Sa matière (le marbre...) en est la cause. Sa forme (l'idée que l'artiste se fait de Zeus) en est la cause.

L'artiste (le sculpteur) en est la cause. Le but, la fin recherchée par l'artiste (la gloire, l'argent...) en est la cause.

→ Les 4 causes sont donc :

1. **la cause matérielle** : la matière de laquelle l'étant (corporel) est fait.

2. **la cause formelle** : la forme selon laquelle l'étant est ce qu'il est. Elle détermine, perfectionne, actualise l'étant. Elle est ce que nous avons appelé *l'essence* de l'étant. (cf. Ch 4).

3. **la cause motrice ou efficiente** : le sujet de l'action (ie l'agent) par laquelle l'étant est et devient. La cause efficiente cause en agissant. Plus la cause efficiente est parfaite, plus l'effet l'est également. Une actualité se transmet de la cause à l'effet. C'est comme ça que peu à peu le monde s'actualise, à partir de l'Acte pur.

4. **la cause finale** : le but en vue de quoi l'étant est ou agit. L'homme agit toujours en vue d'un bien. (Encore faut-il hiérarchiser les biens. cf. Ch5 : la 'référence première' de l'analogie de l'être ou du bien).

Nb : Les causes matérielles et formelles sont *intrinsèques* à l'étant (agissent de l'intérieur), les causes efficientes et finales lui sont *extrinsèques*.

Nb : tout étant a des causes, ce qui nous permet de remonter à une Cause efficiente première.

Nb : Dieu comme cause de l'être est cause de tout étant, mais cela n'exclut nullement l'action de causes secondes (les créatures), tout aussi réelles.

Nb : l'effet préexiste dans la cause efficiente au moins en puissance, et celle-ci le transmet donc à l'effet. (ex : la vie, la science, l'humanité)

II – les 2 causes thomistes supplémentaires, et l'évolution moderne

A ces 4 causes aristotéliennes, Thomas d'Aquin va en préciser deux autres :

5. **la cause exemplaire** : l'exemple selon lequel le sujet agit (ex : un modèle de la statue)

6. **la cause instrumentale** : l'instrument avec lequel le sujet agit (ex : le ciseau)

En fait, il s'agit là surtout de nuances des causes formelles et efficiente. La cause exemplaire peut se rapporter à la cause formelle (l'exemple donnant la forme) et la cause instrumentale étant comme un prolongement de la cause efficiente.

Enfin, avec la modernité positiviste, la cause finale rejoint la cause formelle (le cosmos n'a pas de fin hors de lui-même) et la cause matérielle se fond dans la cause efficiente (il a sa propre intelligibilité matérielle...). Dans une pensée moderne très matérialiste et athée, toute causalité qui dépasse le strict champ de l'expérience est mise en cause (forme (essence) des étants, efficence créatrice transcendante, finalité de l'univers...).

III - Conséquences : Les 2 réductions modernes de la causalité.

1. La pensée moderne réduit le champ de la vérité à la simple vérité scientifique, expérimentable. Aussi, la causalité principale reconnue par l'opinion moderne est la causalité efficiente immédiate. (ex : la cause de l'homme = 2 cellules).

- ma cause matérielle : 2 cellules + la nourriture assimilée depuis ma conception...
- ma cause formelle : la vie, l'essence humaine.
- ma cause efficiente : mes parents, mais au delà, quelle est la cause de mon être ?
- ma cause finale : mon essence, ma nature pleinement actualisée.

On le voit, réduire la causalité de mon être à la simple causalité efficiente seconde, immédiate (mes parents, 2 cellules...) est très simpliste. De même pour l'univers en général : l'astrophysique n'explique pas tout¹⁰.

2. La pensée moderne est également myope quant à la causalité première de l'être. Heidegger parle d'*alétheia* pour revenir à ce *dévoilement* premier de l'être, à cette causalité première. Ainsi, par exemple, on entend souvent : « les libertés humaines et divines s'opposent ». C'est simplement oublier que la liberté divine est cause créatrice, efficiente et finale de la liberté humaine. Aussi, loin de s'opposer à la liberté humaine, elle la suscite au contraire et la déploie. Comme le pianiste suscite la mélodie dans le piano. Ph 2,13 : « Dieu est là qui opère en vous à la fois le vouloir et l'opération même au profit de ses bienveillants desseins ». Liberté divine et humaine ne s'opposent pas, mais la première est cause de la seconde. De même, la grâce ne s'oppose pas à la nature, mais l'accomplit. cf. GS 17 : « C'est librement que l'homme se tourne vers le Bien ». VS 40. → Nous sommes causes secondes de notre salut.

⁹ (ARISTOTE, *La Métaphysique*, Δ, 2, 1013 a)

¹⁰ 3 forces qui régissent l'univers : force de gravité (entre planètes, masses), force électromagnétique (entre électrons et noyaux de l'atome. De là les molécules géantes et la vie, ADN, etc...), force nucléaire (assurant la stabilité de l'atome. Si elle augmente : concentration de la matière, si elle diminue, explosion atomique) ; Cf. conclusion de *Poussières d'étoiles* d'Hubert Reeves. (// la probabilité pour qu'un singe qui tape sur une machina à écrire réécrive toute l'œuvre de Shakespeare)

• Pour plus de détails, se reporter à ce que les astrophysiciens appellent le « principe anthropique », ou comment l'homme est finalement la mesure de toute chose... (Cf Livre de M.LECLERC cité en bibliographie ; « préliminaires »)

Cf. J. DEMARET, *Univers, Les théories de la cosmologie contemporaine*, Aix en Provence, Le Mail, 1991.

1- Dicke : « c'est notre présence dans l'univers en tant qu'êtres vivants qui conditionne les dimensions de celui-ci » (ppe faible)

2- « c'est l'ensemble des constantes physiques de l'univers qui sont commandées pour que la vie puisse apparaître à un certain moment ». (ppe fort). L'homme se retrouve *principe de finalité* de l'univers.

Ch 3 – La Substance et les accidents, ou les genres suprêmes de l'étant.

Introduction : la recherche des différents modes d'être.

L'acte d'être se dit dans différents sens, selon différents modes :

- 1- Je suis (Franck, Pierre, Sophie...)
- 2- Je suis un être humain.
- 3- Je suis content, gros, parisien, assoiffé, garagiste...

Voici 3 affirmations. Elles n'ont pas la même profondeur métaphysique : la première concerne la substance individuelle même du JE, la seconde concerne sa substance universelle, son genre, la troisième des aspects plus contingents, accidentels, communs... On nomme ces derniers aspects des « accidents », car ce sont des modes d'être accidentels (ie contingents) de la substance en question : moi. Ces accidents peuvent changer (je peux devenir triste, marseillais, blond, rassasié, etc...), je ne cesserai pas d'être moi pour autant. Ma substance reste identique, au delà de tous ces modes d'être, de tous ces accidents.

La substance est donc ce qui me définit en soi, les accidents de cette substance sont des modes d'être particuliers, des modalités d'existence qui viennent se rajouter à ma substance. Traditionnellement depuis Aristote, la philosophie a retenu 9 modes spécialisés d'existence de l'étant, c'est à dire 9 manières d'être, 9 « catégories accidentelles », ou « genres », ou « qualités », ou « prédicaments » : la quantité, la qualité, la position, le lieu, etc...

Il y a donc *deux manières* spécifiquement différentes de réaliser l'étant, de participer à l'être :

- ou bien un mode d'être de l'étant existe en soi et c'est une substance.
- ou bien un mode d'être de l'étant existe également en un autre étant, et c'est un accident. (ex : rouge existe en craie, en fruit, en sang...).

Ce qu'il est important de comprendre, c'est que la substance et les accidents forment l'étant concret, existant, mais pas de la même façon, pas à la même profondeur. La substance concerne son être même, son être propre, alors que l'accident concerne son devenir. Ce qui change en moi (et dans tout étant en général), ce sont les accidents, et pas la substance, qui elle est immuable. Voyons quelle définition donner de la substance d'abord.

La confusion classique en philosophie entre substance et accidents donne de fausses doctrines. Déjà du temps des sophistes (V^e av JC), on jouait sur ces confusions.

- ex :**
- *tout ce qui est rare est cher.*
 - *Un cheval (substance) bon marché (acc) est rare,*
 - *donc un cheval bon marché est cher !!*
- sol. → le « tout » de la majeure se rapporte à une substance, pas à un accident.*

I – La substance

A – définition de la substance.

« Qu'est-ce que l'être ? revient à demander : qu'est-ce que la Substance ? » (ARISTOTE, *La Métaphysique*, Z,1.1028b)

Dans notre vocabulaire courant, le terme « substance » nous sert le plus souvent à désigner des aliments, ou des éléments chimiques. (ex: la substance de ce plat est à base de féculent...).

En métaphysique, la signification est *ontologique* : il désigne *ce qui existe*, en soi.

Aristote avait posé la question : «qu'est ce que l'être ?» ou plutôt « qu'est ce qui a l'être ? ». Il répond l'*ousia* (qui correspond en latin à *essentia*, substantif du verbe être, donc l'étant). La substance est l'être singulier, qui a une existence distincte ou séparée, une existence autonome et propre. L'étant individuel existe en soi : il n'est pas attribuable à autre chose mais est au contraire le sujet d'attribution irréductible des accidents ou prédicats.

Thomas d'Aquin reprend cela pour dire que la substance est le *sujet irréductible, individuel*. Il n'y a rien de plus à en dire que cela : elle est *ce qui existe, ce qui sub-siste*, sous les accidents. Seul existent les substances : les accidents n'ont pas d'existence propre (l'homme en soi n'existe pas, ni le rouge en soi, ni le grand en soi, etc...). Cependant en même temps, une substance n'existe que chargée de modalités accidentelles (Socrate n'existe qu'avec une certaine taille, une certaine nationalité, une certaine couleur...).

→ La substance est donc *ce qui subsiste immuablement et individuellement comme sujet d'attribution des accidents*. On parle aussi d'*essence* (ie, ce qui est essentiel, c'est ce qui ne peut pas changer sous peine de d'être autre).

Ex : Jean-Pierre, avant d'être séminariste, homme, congolais, rasé...il est un être personnel, unique, singulier, un être en soi (différent de sa culture, de son état physique, de sa taille, de sa position, de sa fonction...de tout ce que l'on peut dire de lui).

Ex : cette craie... je peux en dire beaucoup de choses différentes : elle est blanche, légère, ronde...mais tout ce que j'en dis, je le dis de cette substance existante et individuelle, que je nomme « craie », toutes ces caractéristiques, je les attribue à quelque chose : ce quelque chose, c'est le sujet substantiel qu'est la craie. Tout accident ne peut exister que dans une substance.

B – Les caractéristiques de la substance.

1. – si on la considère en elle-même.

a- la substance est donc ***une essence à laquelle il convient d'exister en soi et par soi comme un tout***. Son acte d'exister est une subsistance.

b- elle est donc ***indivisible*** et ***immuable*** en tant que substance. Ce qui va changer, ce sont les accidents. (si elle changeait en elle-même, ce serait cesser d'être, au profit d'une autre substance).

c- elle est ***intelligible par soi, et sensible par accident***. C'est à dire que par elle-même, la substance est inaccessible au sens, invisible, intouchable... elle ne peut être que conçue intellectuellement, saisie comme concept abstrait. Ce que je vois et touche, ce sont les accidents : c'est du coloré, du tiède, du résistant,... non la substance comme telle. ***La substance est pur objet d'intelligence***, l'intelligence étant seule capable de saisir, de concevoir l'étant *en tant qu'étant*.

Nb : on comprend que la substance de l'être, parce qu'elle n'est pas sensible, mais intelligible, n'est pas facilement expérimentable, démontrable (ex : existe-t-elle sous les accidents ? suis-je ? ...). Nous voyons là le rôle bénéfique de la « *stella rectorix* » de la foi, qui me dit que j'existe en réalité, comme un être personnel, créé par Dieu, dans un monde lui aussi fait d'étants réels, individuels et non illusoire... Non éclairée, la philosophie risque de s'égarer sur des fausses routes : la sophistique, le nominalisme (Cf. la Querelle des Universaux), le solipsisme,

l'empirisme, le matérialisme, et sur le plan idéologique, le nazisme et tout racisme qui nie l'égalité substantielle entre les hommes au nom d'accidents différents (judéité, couleur de peau, etc...)

2. – si on la considère quant à sa fonction.

a- la substance est **le substrat (le support, le sujet ultime) des accidents**. C'est précisément pour signifier qu'elle soutient dans l'être ces modalités d'être de surcroît que sont les accidents qu'on la dit *sub-stance* (*ie* ce qui se tient en dessous). Elle est l'étant au sens premier et tout étant accidentel n'est étant qu'en dépendance d'elle. (les accidents n'existe pas en soi, mais seulement rapporté à une substance qui les porte : le rouge, la grandeur, la nationalité gabonaise...). Aristote écrit : « elle est ce qui n'est pas prédicat d'un sujet, mais c'est d'elle au contraire que tout le reste est prédicat »¹¹.

b- elle est le **sujet, la source de toutes les opérations** : c'est elle le sujet qui cause et qui agit. (« le sujet premier à qui appartiennent tous les attributs » ibid)

3. - une distinction importante : substance première ou concrète / substance seconde ou abstraite

On distingue la **substance première** ou **concrète** : le sujet concret dans sa nature individuelle, unique, irremplaçable, qui existe en soi et par soi. Ex : Jean Pierre, Paul, cet oiseau-ci, cette craie là... Cette substance première n'existe pas dans un autre sujet qu'elle même. Aristote parle d' **être au sens absolu**, Thomas d'Aquin d'**esse**, ou d'**existence**.

La substance **seconde** ou abstraite, désindividualisée, abstraite et universelle: c'est l'essence abstraite du sujet. On parle également de « quiddité », ou *d'essence*. Ex : la substance humaine, l'espèce humaine. Dans ce sens, la substance de Pierre est la même que la substance de Paul : deux substances premières différentes mais une même essence, quiddité. Elle n'est plus individuelle et unique, mais universelle, générique. Elle est seconde parce qu'elle peut être attribuée à un sujet autre qu'elle même, *ie* elle peut être l'accident d'une substance première : Socrate (substance première) est un homme (substance seconde, «accident » de Socrate).

Substance première (Pierre, Paul, ...)	Substance seconde (homme, oiseau...)
= être au sens absolu (Aristote) = substance ¹² à proprement parler, <i>esse</i> (Thomas d'Aquin : «rien d'universel ne saurait être une substance », repris d'A.) = existence , individualité.	= <i>quiddité</i> ¹³ = essence (ThA : «La substance est irréductible à son essence»)
<ul style="list-style-type: none"> • individuelle • unique • sujet • existant de façon concrète 	<ul style="list-style-type: none"> • universelle • générique • désindividualisée • abstraite

→ Thomas d'Aquin : « On appelle substance, en un premier sens, la quiddité de la chose que signifie la définition, et c'est ainsi que nous disons que la définition désigne la substance de la chose, substance que les

¹¹ ARISTOTE, *La Métaphysique*, Z. 3 1029a

¹² POUR THOMAS, CETTE DISTINCTION ENTRE **SUBSTANCE** (=SUJET,EXISTENCE) ET **ESSENCE** A UNE PORTEE THEOLOGIQUE PRIMORDIALE, CAR ELLE TOUCHE LA TRANSSUBSTANTIATION EUCHARISTIQUE : AU DELA DES ACCIDENTS DU PAIN ET DU VIN (COULEUR...), AU DELA DE LEUR ESSENCE MEME (SUBSTANCE SECONDE) DE PAIN ET DE VIN, CE QUI CHANGE EST LEUR SUJET, LEUR SUBSTANCE MEME (SUBSTANCE PREMIERE), QUI DEVIENT LA PERSONNE DU CHRIST. LE CHANGEMENT PORTE SUR LE **SUJET** QUI EST LE SUPPORT DU PAIN ET DU VIN DANS L'EXISTENCE

¹³ ARISTOTE, *La Métaphysique*, Z. 4 . 1029 a : « la véritable énonciation de la quiddité de chaque être est celle qui exprime la nature de l'être défini, mais laquelle ne figure pas cet être lui-même ». cf. aussi Z,6. 1032a

Grecs appellent 'ousia' et que nous pouvons appeler 'essence'. On appelle substance, en un autre sens, le sujet ou le support qui subsiste dans ce genre de la substance » (ST Ia, 23, 2).

Attention : la Substance seconde (quiddité) n'est pas un des 9 accidents, mais est l'une des 10 catégories de l'être. A la différence de la substance première, elle est mentale seulement : elle a une existence conceptuelle, de raison, mais pas réelle.

II – les accidents

Ce que me montre l'expérience, ça n'est ni la substance comme telle, ni les accidents comme tels, mais la substance concrète avec les accidents. (Je vois un arbre jaune, et non un arbre d'un côté et la couleur jaune de l'autre côté.)

Mais ces deux réalités distinctes sont l'une et l'autre de l'étant : au sens fort ou premier, l'étant est avant tout l'étant substantiel (l'arbre), mais cet étant substantiel reçoit des déterminations secondaires qui lui donnent d'exister sous une certaine forme, sous certaines modalités. Cet être second et relatif, qui n'existe que comme affectant ou modalisant l'étant substantiel, c'est l'étant accidentel, qui est un étant de surcroît.

A – La nature de l'accident.

1. *l'étant accidentel n'existe pas à la manière de la substance.*

A la différence de la substance, l'étant accidentel a besoin, pour exister, d'appartenir à un autre étant (substantiel) déjà existant. Il constitue une détermination seconde qui se surajoute à ce que le sujet est foncièrement, à son être substantiel. C'est de l'«étant de surcroît» qui fait exister la substance sous quelque rapport nouveau ou sous quelque modalité secondaire.

L'accident est donc bien de l'étant mais il ne peut exister comme un étant seul, sans le support de la substance, à raison de soi. Il est « l'étant d'un étant » (*ens entis*), une modalité d'être relative à l'étant substantiel qui seul subsiste en soi et comme un tout.

Def : *l'accident = une essence à laquelle il convient d'exister en un autre (dans une substance).* C'est un étant, mais un étant relatif, diminué, dépendant totalement d'une substance.

2. - *accidents nécessaires et accidents contingents.*

On distingue simplement les accidents nécessaires des contingents selon la profondeur du lien qui les unit à la substance. L'accident nécessaire est ce mode d'être qui dérive de la substance d'une manière nécessaire, obligatoire. Ils sont les propriétés de la substance, dont ils sont inséparables. (ex : l'intelligence et la volonté sont les deux accidents nécessaires de la substance spirituelle, mais ils en sont deux facultés, distinctes).

L'accident contingent survient à la substance de l'extérieur, sans nécessité absolue. (ex : être joyeux ou triste...)

(3. - *le rapport de l'accident à la substance*)

III – Approche historique : les dix catégories accidentelles selon Aristote

• « L'Être se prend en plusieurs acceptions, mais c'est toujours relativement à un terme unique, à une seule nature déterminée. (...). En chaque acception, toute dénomination se fait par rapport à un principe unique. Telles choses sont dites des êtres parce qu'elles sont des substances, telles autres parce qu'elles sont des déterminations de la substance, telles autres parce qu'elles sont un cheminement vers la substance, ou au contraire des corruptions de la substance, ou parce qu'elles sont des privations, ou des qualités de la substance... » (ARISTOTE, *La Métaphysique*, Γ , 2 - 1003 a)

• « L'Être se dit de l'être par accident ou de l'être par essence » (ARISTOTE, *La Métaphysique*, Δ, 7 . 1017a)

• cf. aussi ARISTOTE, *La Métaphysique*, E,2. 1026 ab

précision : En fait, il conviendrait de distinguer les 10 catégories, dont fait partie la substance, des 9 accidents, qui l'excluent.

1 – la **substance** seconde, ou quiddité, ou essence (Socrate est un homme)

Les 3 principales :

2 – la **quantité**, mode d'être qui rend la substance corporelle mesurable, divisible, etc...

ex : la hauteur, le poids (Socrate est gros, de 120 kg...)

3 – la **qualité** (qui rejoint le mode d'actualisation de la substance)

ex : la chaleur (qlté sensible), la science (qualité intellectuelle) (Socrate est sage)

4– la **relation** (par laquelle on désigne une chose en fonction d'une autre).

Ex : la paternité, la ressemblance d'un homme à son fils,... (nb : ça n'est pas un simple être de raison, comme les rapports entre les concepts que l'on étudie en logique, mais c'est une réalité de la nature) (Aristote est maître d'Alexandre Le Grand, Socrate est père...)

+ A la quantité et à la qualité se rattachent :

5 – le **lieu** (ici, là...)

6 – le **temps** (matin...)

7 – l'**habitus** ou **possession** : les habits, ornements selon Aristote, puis d'une façon plus générale dans la tradition philosophique, tout ce qui revêt non seulement mon corps mais aussi mon esprit : la santé, telle science (l'anglais), telle vertu (patience...) , tel vice (alcoolisme...), etc ...

8 – le **situs** ou **position** (situation : Socrate est assis, debout, penché...)

9 – l'**action** : que j'agis (...en train d'enseigner)

10 - la **passion** : que je subis (amour, crainte, chaud, froid, fiévreux, fatigué...)

Conclusion :

Voilà donc ce que l'on peut dire sur la division de l'étant : il est essentiellement substance (première, sujet individuel) sur lequel se décline une infinité de modalités d'être accidentelles, modalités qu'Aristote a classé en 10 catégories (dont la substance seconde, nature, ou essence).

Cette division de l'étant est **analogique** : cela signifie que chaque catégorie existe dans un certain rapport à la substance : ce rapport est celui d'un mode spécial de réalisation de la substance. (Quand je dis : « je suis séminariste », le caractère séminaristique n'existe qu'en un certain rapport avec ma propre existence substantielle).

Ch 4 – Essence et Existence

Au Ch 5, nous appellerons *actualité première* (acte premier) l'existence de l'étant. Un étant concret est en acte premier ce qu'il est concrètement aujourd'hui, ce qu'il manifeste dans son existence. Cependant, ce qu'il est n'épuise pas ce qu'il est appelé à être (en acte second). (la graine n'est pas appelé à être seulement graine).

Cette distinction entre essence et existence a déjà été aperçue dans le Ch 3 (Substance et Accidents), où nous avons nommé *Substance première* l'existence (individuelle, unique, etc...), et *Substance seconde* l'essence (universelle, abstraite, désindividualisée...). Creusons cette distinction.

Ex : je partage mon essence avec 6 milliards d'être humains, mais mon existence m'est unique. Il y a donc en moi un principe qui me rend semblable aux autres (l'essence humaine, l'humanité) et un autre qui me distingue et me singularise (mon existence). Un qui m'universalise, un qui me limite et me détermine.

I – L'existant déterminé.

A – l'essence elle-même.

• Déf. : ***l'essence est donc le principe par lequel un étant est ce qu'il est.***

Ex : je vois en face de moi une petite forme blanche, allongée, légère, immobile : je porte le jugement suivant : « c'est une craie ». je définis ainsi *l'essence* de l'objet.

Ex : je vois devant moi une forme animée, de ma taille, à ma ressemblance, etc... je dis « c'est un homme ». je commence par appréhender une existence en face de moi, puis par mon intelligence, je reconnais son essence.

B – les propriétés des essences.

1. L'essence est ***nécessaire***. C'est à dire qu'il est impossible que les essences soient autres qu'elles ne sont. Sinon, l'étant est autre.

Ex : les propriétés d'un triangle sont d'avoir trois cotés. Sinon ça n'est pas un triangle.

Ex : l'essence d' «humanité» exige absolument les propriétés de sensibilité et de rationalité. Sinon, on a autre chose que l'humanité : l'animalité, par exemple.

(Nb : un dictionnaire ne fait que reprendre les différentes propriétés d'une essence. Ex : déf d'une *table* : « surface plane horizontale, généralement sur pieds, sur laquelle on pose des objets ». Ex : déf *d'homme* : « être animal doué de raison et de sensibilité ».)

2. L'essence est ***immuable***. Si je rajoute quelque chose aux propriétés de l'essence, je change d'essence. ex : si je rajoute la rationalité à l'essence animale, je ne parle plus de l'essence animale, mais de l'essence humaine, de l'humanité. Si j'enlève la sensibilité (liée au corps) à l'essence humaine, me voilà en présence de l'essence angélique.

3. L'essence est ***intelligible***. Elle est pour moi le *principe d'intelligibilité* qui fait que je reconnais et que je comprends ce qu'exprime telle ou telle existence. Nous pensons et jugeons le monde en terme d'essence.

ex : quand je pense l'homme comme « animal raisonnable », je comprends qu'il est à la fois corporel, matériel, sensible, animé, vivant, mortel, etc...et en même temps qu'il y a en lui le principe de son immortalité (la rationalité est une propriété de la nature spirituelle qui, par son immatérialité subsistante, n'est pas susceptible de

décomposition ou de destruction).

(nb : plus je reconnais d'essence et de propriétés des essences, plus je suis « intelligent ». Le petit enfant apprend à reconnaître les essences, par sa question préférée : « papa, c'est quoi, ça... ? » !)

4. l'essence est ***en acte au point de vue de la détermination, de la spécification, et elle est en puissance par rapport à sa réalisation.***

Nous l'avons déjà abordé.

Je suis homme et pourtant je ne suis pas pleinement achevé comme homme. (je le serai au ciel). Ma détermination actuelle, ma spécification actuelle est l'humanité. On me définit comme un homme. Pourtant, j'ai à réaliser pleinement mon humanité : elle est encore en puissance sous bien des aspects. Je suis encore un étant en puissance, en devenir. Mon essence existe en moi et se réalise en moi, mais d'une façon encore incomplète, imparfaite : elle est en moi à la fois en acte et en puissance. En acte du point de vue de ma spécification (ce qui me spécifie : homme, chien, bouteille...), en puissance du point de vue de sa pleine réalisation. Temporel.

Nb : **Vocabulaire** → on parle aussi de « ***quiddité*** » pour désigner l'essence. On parle aussi de « ***nature*** » : la nature humaine, la nature de tel ou tel étant. (Si j'ôte l'une de ses propriétés, il est dit « dénaturé » : ce vin est dénaturé, c'est du vinaigre. Le degré d'acidité essentiel au vin a disparu)

C – L'acte d'être (l'*esse*), acte réalisateur des essences.

Vocabulaire → Existence = acte d'être = acte d'exister = *esse*.

L'existence est le principe par lequel une chose existe.

L'essence reçoit l'existence, l'être. ex : l'essence humaine reçoit l'être, se réalise en des êtres humains (Pierre, Paul...). Elle *s'incarne* dans une multiplicité d'existants concrets et singuliers.

Nb : certaines essences créées par l'homme n'ont pas l'existence (car c'est Dieu seul qui donne l'*esse*, qui crée) : la licorne (cheval avec une longue corne au front).

→ L'existence est donc l'acte réalisateur de l'essence, qui donne à l'essence son ultime perfection, non pas encore une fois dans l'ordre de la détermination ou de la spécification (mon humanité est imparfaite), mais dans l'ordre de la réalisation. (Thomas d'Aquin dit que l'acte d'être est « l'acte des actes, et la perfection des perfections »).

Ainsi, ***l'existence actualise l'essence en la réalisant concrètement, en la rendant réelle, en la tirant du néant, et l'essence actualise l'existence en la réalisant ontologiquement, en la parachevant. Toute essence qui ne réalise pas complètement sa définition est en puissance dans la mesure où elle ne la réalise pas, et en acte dans la mesure où elle la réalise.***

• ***Conséquences*** :

1 – L'acte d'exister inclut toujours une essence. Il est impossible d'exister sans être quelque chose. L'acte d'exister implique toujours, dans l'étant fini, une essence qui le reçoit en le limitant.

2 - De l'acte d'exister, l'essence reçoit la totalité de sa réalité et donc la totalité de sa valeur intelligible réelle. *L'existence n'est pas un accident de l'essence*, comme la quantité ou la possession. Elle est la condition même d'existence et de l'essence et de ses accidents. Elle est au cœur même de l'étant.

3 – Du point de vue de l'existence, tous les étants sont semblables, et ont la même dignité. Pas du point de vue de l'essence.

II – La composition réelle de l'essence et de l'acte d'être dans l'étant.

Devant un étant, deux questions et deux réponses :

- Est-il ? → question appelant son existence.
- Qu'est-il ? → question appelant son essence.

→ « *l'essence est donc la détermination selon laquelle un étant à l'être ou l'existence* ».

L'acte d'être ou d'exister est donc extérieur à l'étant, il lui est *extrinsèque*. L'étant *reçoit* son existence.

Si bien que tout étant concret se trouve composé de ces deux co-principes intimes inséparables : l'essence, d'où lui vient sa spécificité (le fait qu'il est tel ou tel) et l'acte d'exister d'où lui vient sa réalité.

Encore une fois, je peux concevoir moi-même une essence (un dragon, une licorne...) sans que cette essence ait l'esse, l'existence.

Mais nous pouvons à l'inverse aussi concevoir métaphysiquement un existant sans essence : un existant qui soit pur acte d'exister, sans aucune détermination, sans aucune délimitation, sans aucune définition possible (puisque toute définition délimite). C'est le cas de l'Être, que toutes les traditions religieuses nomment Dieu, qui ne peut être qu'unique (puisque s'ils étaient deux, l'un délimiterait l'autre, et il ne serait plus l'existence pure). Si bien que de tous les existants que nous avons sous les yeux, aucun n'est l'Exister à l'état pur. Chacun n'a l'acte d'exister que selon la capacité d'une essence qui lui donne sa différence.

Concluons en soulignant que l'existence et l'essence ne sont pas comme deux composés chimiques d'un élément qui auraient chacun leur consistance propre. C'est l'étant *seul* qui existe, mais en vertu de son acte d'être, acte déterminé par son essence.

III – Approche historique : Thomas d'Aquin et la pensée de l'être.

Le 17 novembre 1979, le pape Jean Paul II rappelait que « la philosophie de St Thomas est la philosophie de l'être, c'est à dire de l'actus essendi dont la valeur transcendante est la voie la plus directe pour s'élever à la connaissance de l'Être subsistant et Acte pur qu'est Dieu... » et il concluait « Pas même la théologie, par conséquent, ne pourra renoncer à la philosophie de saint Thomas ».

Saint Thomas (1225-1274, Italie) est docteur de l'Eglise. On le nomme le *docteur angélique* (// St Augustin, le docteur maléfique). Dominicain, élève d'Albert le Grand, il construit sa pensée à partir d'abord de la Bible, et de la philosophie d'Aristote, qu'il fait connaître. Son école de pensée est souvent opposée à celle de St Bonaventure (Franciscain).

Il a écrit énormément, notamment la *Somme Théologique*, et la *Somme contre les Gentils*. Dans la ST, on distingue 3 parties, dont la seconde est séparée en deux. Chaque partie est divisée en questions, chaque questions en articles, qui répondent à des questions précises, selon le mode médiéval classique (4 temps: les objections trouvées à la Thèse (pro), la Thèse elle-même formulée par l'Écriture ou un Père (le *Sed Contra*), le développement de cette thèse par Thomas (*Respondeo*), et la réponse aux objections premières (ad 1 , ad 2, ...)). Voici le plan de la *Somme Théologique* :

• **la prima pars (ST, Ia)** : La Première Partie, Prima Pars, consacrée à Dieu comporte trois sections.

- La première concerne le Dieu unique (questions 2-26): son existence (2), ce qu'il n'est pas (3-13), son activité (14-26).
- La deuxième section aborde les Trois qui sont le Dieu unique (27-43) : la procession des personnes divines (27), les relations divines (28), les personnes divines avec 1. les Personnes en général (29-32) ; 2. les Personnes en particulier : la Personne du Père (33), la Personne du Fils (34-35), la Personne du Saint Esprit (36-38) ; 3. les Personnes dans leurs relations (39-43).

- La troisième partie traite du Dieu créateur (44-119), elle comprend trois sections : 1. La production des créatures (44-46); 2. la distinction des créatures (47-102) dans une triple considération : l'ange (50-64), l'œuvre en six jours (65-74) et l'homme (75-102) ; la section trois aborde le gouvernement divin (103-119) qui après avoir traité du gouvernement du monde par Dieu (103-105) parle de l'action des anges (106-114), du destin (116) et de l'action de l'homme (117-119). Cette première partie de la somme est précédée par une introduction consacrée à la Théologie (1).

• **la prima secundae (ST, IaIIae)** : Le Premier volume de la seconde partie, Prima Secundae, comprend quatre section.

- La Première traite de la béatitude (1-5).

- La Seconde parle des actes humains (6-89) : le volontaire et l'involontaire (6-17), la bonté et malice des actes humains (18-21), les passions de l'âme en générale (22-25), l'amour (26-28), la haine (29), la convoitise (30), la délectation (31-34), la douleur ou tristesse (35-39), l'espoir et le désespoir (40), la crainte (41-44), l'audace (45) la colère (46-48) les habitus en général (49-54) les vertus en général (55-67), les dons (68-70), les vices et péchés (71-89).

- La Troisième section aborde la loi (90-108), sa nature (90-97), loi ancienne (98-105) et loi nouvelle (106-108).

- La Quatrième section parle de la grâce de Dieu (109-114), sa nécessité (109), son essence (110), les différentes espèces (112) et ses effets (112-114).

• **la secunda secundae (ST, IIaIIae)** : Le Second volume de la seconde partie, Secunda Secundae, est en trois sections :

- les vertus théologales (1-46) : la foi (1-16), l'espérance (17-22) et la charité (23-46) ;

- les vertus cardinales (47-170) : la prudence (47-56), la justice (57-122), la force (123-140), la tempérance (141-170)

;

- les charismes et les états de vie (171-189) : les charisme de prophétie (171-174), le ravissement (175), le charisme des langues (176), le charisme de la parole de sagesse ou de science (177), le charisme des miracles (178), vie active et vie contemplative (179-182), offices et états (183-189).

• **la tertia pars (ST, IIIa)** : La Troisième partie, Tertia Pars, parle dans une première section du sauveur (1-59). Cette partie comprend son mystère d'incarnation (1-26), son entrée dans le monde (27-39), sa vie (40-45), sa sortie du monde (46-52) et son exaltation (53-59). Une deuxième section aborde les sacrements (60-90) : les sacrements en général (60-65), le baptême (66-71), la confirmation (72), l'eucharistie (73-83), la pénitence (84-90).

→ Thomas d'Aquin a commencé cette œuvre majeure en 1266 et l'a interrompue en décembre 1273, la laissant inachevée.

(nb : Elle est citée de la façon suivante : *ST, Ia, q51, a2* , qui correspond à la question «Les anges ont-ils un corps ? »)

« **L'esprit du thomisme** », in **Le Thomisme**, d'Etienne Gilson, Vrin, Paris, 1927, p 299s..

Les quelques principes du thomisme s'articulent tous autour de l'idée d'**être**. La pensée humaine ne se satisfait que lorsqu'elle s'empare d'une existence.

- En tant qu'un être ne se sépare pas de lui-même, il en un. Chaque **essence** ne peut se morceler sans perdre du même coup simultanément son être et son unité.

- de là le fondement de la **vérité** que l'on peut affirmer : dire le vrai sera dire *ce qui est*, attribuer à chaque chose l'être même qui la définit. C'est donc l'être de la chose qui définit la vérité de la chose, et c'est la vérité de la chose qui fonde la vérité de la pensée. La vérité de notre connaissance se fonde sur l'accord entre notre pensée et l'essence de la chose pensée¹⁴. De là sa définition de la vérité comme « adéquate de la chose et de l'intellect » (*veritas est adaequatio rei et intellectus*).

- Si tout être est le fondement d'une vérité en tant qu'il est connaissable, il se définit aussi comme une certaine quantité de perfection, et par conséquent, en tant qu'il est, il est désirable et s'offre à nous comme un **bien**.

→ Ainsi, l'être même, sans que rien d'extérieur lui soit rajouté, se pose dans son **unité**, dans sa **vérité**, dans sa **bonté**. (c'est donc toujours à l'être sous ses différents aspects, que notre pensée se réfère, pour l'établir dans son accord avec lui-même)

Mais l'être lui-même n'est pas une notion dont le contenu puisse être défini une fois pour toute et posé a priori. Il n'y a pas qu'une manière d'être. Etre se dit de façon **équivoque** (Dieu est (1), l'homme est (2), un

¹⁴ De même , l'accord intime qui subsiste entre l'essence de la chose et la pensée éternelle que Dieu en a fonde la vérité de la chose, en dehors de notre pensée.

concept est (3) ; etc, etc...). Ainsi, une créature est, et elle est identique à elle-même mais de façon incomplète : tout se passe comme si elle avait à lutter pour établir ou maintenir les rapports transcendants qui la font participer à l'être, au lieu d'en jouir paisiblement comme un bien donné. Une sorte de marge nous tient en quelque sorte un peu en deçà de notre propre définition. Nous avons à nous réaliser, à nous unifier, nous rendre vrai et bon. Nous sommes en **devenir**.

La constatation de ce devenir universel trouve sa formule dans la distinction de la **puissance** et de **l'acte**, qui régit tous les êtres donnés dans notre expérience et qui ne prétend pas à autre chose qu'à formuler cette expérience même. Il s'agit là plus d'un constat, d'un postulat, que d'une démonstration. Toute essence qui ne réalise pas complètement sa définition est en puissance dans la mesure où elle ne la réalise pas et en acte dans la mesure où elle la réalise. En tant qu'elle est en acte, elle est le principe actif qui va déclencher le mouvement de sa réalisation. C'est donc ce qu'il y a d'être dans les choses qui est la raison dernière de tous les processus naturels que nous constatons. C'est l'être en tant que tel qui communique sa forme, sa cause efficiente, qui produit le changement comme cause motrice et lui assigne une raison de se produire comme cause finale. Des êtres qui se sauvent sans cesse par un besoin foncier de se sauver et de se compléter, voilà ce qui nous est donné.

Or nous ne pouvons réfléchir sur une telle expérience sans apercevoir qu'elle ne contient pas la raison suffisante des faits qu'elle place sous notre regard. Ce monde du devenir qui s'agite pour se trouver, ces sphères célestes qui se cherchent perpétuellement en chacun des points successifs de leurs orbites, ces âmes humaines qui captent l'être et l'assimilent par leur intellect, ces formes substantielles qui quêtent sans cesse de nouvelles matières où se réaliser, ne contiennent pas en eux-mêmes la raison de ce qu'ils sont. Si de tels êtres s'expliquaient eux-mêmes, il ne leur manquerait rien. S'il ne leur manquait rien, ils cesseraient de se mouvoir pour se trouver, ils se reposeraient dans l'intégrité de leur essence enfin réalisée, ils cesseraient d'être ce qu'ils sont.

C'est donc hors du monde de la puissance et de l'acte, au dessus du devenir et dans un être qui soit totalement ce qu'il est, que nous devons chercher la **raison suffisante de l'univers**. Cet être conclu par la pensée est manifestement d'une nature différente de l'être que nous constatons, et ne saurait jamais être déduit ou inféré à partir de celui-ci. Et en effet jamais notre pensée ne suffirait à la conclure si la réalité dans laquelle nous sommes engagés ne constituait par sa structure hiérarchique et *analogique*, une sorte d'échelle ascendante qui nous conduit vers Dieu.

Dès lors le problème philosophique consiste à ordonner exactement cette **hiérarchie** des êtres. Le principe d'ordonnement est que le plus ou le moins ne peut s'évaluer et se classer que par rapport au maximum ; le relatif que par rapport à l'absolu (principe de perfection). Et chaque bas degré supérieur (ex : les anges) confine toujours au sommet du degré supérieur (les hommes). Le principe de continuité vient donc préciser et déterminer le principe de perfection. Il n'y a d'être que l'être divin dont participent toutes les créatures, et les créatures ne diffèrent les unes des autres que par la dignité plus ou moins éminente du **degré de participation** qu'elles réalisent. Il faut donc nécessairement que leur perfection se mesure à la distance qui les sépare de Dieu et qu'en se différenciant elles se hiérarchisent.

S'il en est ainsi, c'est **l'analogie** qui permettra seule à notre intelligence de conclure à un Dieu transcendant à partir du sensible, et c'est elle aussi qui permettra seule d'expliquer que l'univers tienne son être d'un principe transcendant sans se confondre avec lui ni s'y ajouter.

Ces deux principes d'analogie et de hiérarchie, qui permettent d'expliquer la créature par un créateur pourtant transcendant, permettent aussi de les maintenir en rapport et de tendre des liens qui deviendront les principes constitutifs des essences créées et les lois de leur explication. Si les créatures sont de par leur origine radicale, des *similitudes*, il faut s'attendre que l'analogie explique la structure de l'univers comme elle en explique la création. L'explication métaphysique d'un phénomène physique conduit toujours à assigner la place d'une essence dans une hiérarchie.

Au niveau de la connaissance, ThA s'éloigne du néo-platonisme en ce qu'elle n'est pas réminiscence intuitive mais long cheminement discursif. Le platonisme situe la mystique dans le prolongement naturel de la connaissance humaine ; dans le thomisme la mystique s'ajoute et se coordonne à la connaissance naturelle, mais elle ne la continue pas. Tout ce que nous savons de Dieu tient dans ce que nous en apprend notre raison réfléchissant sur les données des sens.

Connaître, c'est appréhender une essence. Or toute connaissance à proprement parler des degrés supérieurs de la hiérarchie universelle nous est refusée. Nous ne disposons, pour 'connaître' les anges et Dieu que d'un faisceau de négations et d'analogies...

Concernant le monde physique, seul appréhendable par notre intellect, l'homme tire de **l'universel**, grâce à cette ressemblance divine qu'il porte naturellement empreinte comme la marque de son origine. L'homme est né et fait pour l'universel. Et son objet par excellence reste l'inaccessible essence divine.

Ch 5 – Etre en Acte – Etre en Puissance

Nous avons abordé le débat entre les métaphysiciens privilégiant l'être au dépend du devenir (Parménide) et ceux niant l'être pour le devenir (Héraclite).

Nous avons vu qu'il y a dans l'étant ce que nous avons appelé sa substance, qui ne change pas, contrairement aux accidents contingents ; C'est la substance qui fonde *l'unité*, *l'identité* et la *permanence* d'un étant. Le « **principe d'identité** » de l'étant est le principe selon lequel tout étant est ce qu'il est, et pas autre chose. Il est identique à lui-même et pas à autre chose. (Parménide : l'être est et le non être n'est pas.). « Ce qui est est un et le même, sous ses manières d'être multiples et transitoires ».

ex : cette craie est cette craie et demeure cette craie et pas une autre.

ex : je suis moi-même, et pas un autre. Je suis unique. Je demeure le même qu'hier et que demain, au delà de ce qui est en devenir en moi. C'est « moi » qui devient. Il y a en moi un « moi » qui est le sujet du devenir et qui demeure identique à lui-même conformément au « principe d'identité ».

→ Comment alors rendre compte des changements qui affectent les étants, sans les nier pour autant, et donc sans nier la substance ?

Distinguons les changements affectant les étants matériels (ou corporels) et ceux qui affectent les étants spirituels.

Concernant les étant **corporels**, il y a deux types de changements :

1 – les changements *accidentels* (qui affectent les accidents de l'étant). ex : je me déplace (lieu) , je deviens joyeux (passion), je grossis (quantité)...

2 – les changements *substantiels* : (qui affectent la substance même). C'est donc un changement radical cette fois. Ainsi, si je mange un fruit, il disparaît et se transforme en mon organisme. Sa « matière prime » (chimique) demeure en moi, mais sa « forme substantielle » a disparue.

Si on rajoute les étants **spirituels** (mon âme, par exemple), la question est plus complexe : il n'y a pas de matière prime qui demeure dans ce cas... Nous analyserons la question autour de 3 parties : 1 - Être et devenir, 2 – L'être en puissance , 3 – l'être en acte.

(nb : ce chapitre servira en théologie à éclairer la question de la grâce et de la nature, par exemple.)

I – Être et Devenir

1• Aujourd'hui, j'existe, d'une façon réelle. Oui ou non ?

2• Où étais-je, qu'étais-je il y a 100 ans, 1000 ans ? (une cellule, un atome ? lequel ? H₂O ?)

3• Où serais-je , que serais-je dans 1000 ans, métaphysiquement ?

Mon existence (qui est une donnée réelle) évolue donc, et pourtant elle est, et elle est une, indivisible.

(nb : la pensée humaine non éclairée par la Foi qui fait découler ma substance de Dieu, va obligatoirement s'égarer dans de fausse piste : soit nier le 1•, soit répondre aux 2• et 3• par la théorie de la réincarnation (Platon, le mythe d'Er etc...))

Nous voyons bien que face à cette question s'opposent l'évidence sensible et l'évidence intellectuelle.

1- **L'évidence sensible** nous montre du devenir dans le monde, un devenir réel. Certains étants accèdent à l'existence, d'autres disparaissent, etc...

2- **L'évidence intellectuelle** repose elle sur ce qui demeure, au nom du *principe d'identité*. Selon ce principe, rien ne peut être engendré, car ...

2a/ soit cela viendrait du non-être, mais c'est impossible car du non-être, rien ne naît.

2b/ soit cela viendrait de l'être, c'est à dire d'un autre étant. Or cela voudrait dire que la substance même d'un étant a évolué, or elle est immuable et indivisible. («principe d'identité»). Comment ma substance évolue-t-elle malgré tout ? Cette évolution ne vient pas d'un autre étant mais de l'intérieur d'elle même d'une certaine façon. Il faut introduire en son être même une distinction entre ce qu'elle est *en acte* et ce qu'elle est *en puissance*.

L'étant qui change et évolue (mon âme par exemple) n'est pas encore actuellement, aujourd'hui ce qu'il en vérité. Ma substance actuelle, par exemple, n'est pas totalement accomplie, d'une certaine manière. Autrement dit, le changement implique que l'étant muable soit composé de ce qui fait qu'il est ce qu'il est (l'être en acte) et de ce qui le rend capable d'être ce qu'il n'est pas encore (l'être en puissance). Nous concilions alors le « principe d'identité » avec le fait incontestable du changement.

Ex : cette graine est en acte une graine, et elle est pourtant en puissance un arbre. C'est la même graine et pas un autre étant qui devient l'arbre. Elle change mais son identité demeure : le sujet du changement est toujours cette graine qui peu à peu devient arbre. Principe d'identité et reconnaissance du changement sont respectés. Être et Devenir sont reconnus.

II – L'être en puissance

Ainsi, les étants ne sont pas limités à leur être actuel, ils ne sont pas figés, mais ils possèdent une aptitude à être autres, à évoluer, à devenir. Aristote dit que ces notions ne peuvent se saisir surtout que par des exemples.

Ex :

- le bois destiné à une statue. En puissance, il est déjà statue (potentiellement) mais en acte, il est encore tronc d'arbre. Son aptitude à devenir une statue est bien réelle. C'est une modalité de cet étant qu'est ce tronc de bois. Le stylo ou l'oiseau par exemple n'ont pas cette modalité.

- cette graine de papaye est en puissance un papayer, pas un manguiier. Pas une statue. Pas un enfant.

- nous sommes en puissance des saints (des prêtres, des vieillards, etc...). Mais nous ne le sommes pas encore. Ce que nous sommes n'est pas entièrement révélé, dit St Paul : « tous nous serons transformés » (1 Co 15,51)

Caractéristiques de l'être en puissance d'un étant :

1. – il n'est pas actuel (dans les 2 sens : chronologiquement, il est futur, et ontologiquement, il n'est pas réalisé)

2. – il n'est pas non plus pure fiction, pur non-être. Cet être en puissance est une réalité, sinon il faudrait dire que les choses n'ont aucune possibilité de changer, ce qui est faux, comme le montre l'expérience.

3. - Il n'est pas non plus pure indétermination car je sais très bien ce que sera son actualisation (ex : le papayer), et ce qu'elle ne sera pas. La puissance est donc déterminable par rapport à l'acte.

4. – il est donc entre l'être (actuel) et le non être.

5. – il est déterminable, imparfait, relatif.

Déf → *l'être en puissance est capacité ou aptitude pour l'étant à acquérir une actualité. Il est un pouvoir être. Il est ce qui fait qu'un étant déterminé ne l'est pas totalement et reste de la sorte ouvert à des déterminations ultérieures.* L'étant est en puissance ce qu'il est appelé à devenir (par une volonté, une loi ou une force... qui le dépasse : cette loi, on l'appelle «puissance active». C'est elle qui meut de l'extérieur le changement, comme cause extrinsèque. Elle est donc de l'acte (sinon elle ne mouvrait rien) et on la situe *analogiquement* en Dieu, qui est « Acte Pur », dit Aristote puis Thomas d'Aquin).

III – L'être en acte

L'être en puissance était déterminable, imparfait, relatif, et l'être en acte est lui déterminé, parfait, achevé ontologiquement.

On distingue *l'acte premier* qui concerne l'existence et *l'acte second* qui concerne l'essence.

Tout étant est en acte premier dans la mesure où simplement il existe. Ne sont en acte second que ceux qui ont réalisé leur essence, leur détermination essentielle, ceux dont l'existence accomplit l'essence.

Ex : pour l'arbre, l'arbre adulte, tel qu'il est destiné à être.

Ex : pour moi, en acte premier, je suis Franck, adulte de 32 ans... en acte second, je serais saint.

En acte premier = existant, ayant l'existence (la graine, l'enfant, l'arbre...)

En acte second = achevé ontologiquement (l'arbre adulte, cette fois).

→ En acte second, l'étant n'existe pas plus, il existe mieux, plus achevé.

(NB : on comprend ici que dans une philo athée, Dieu n'existe pas, et donc pas non plus les puissances actives, et les essences. L'existence seule est. Elle précède l'essence. C'est le courant existentialiste...)

IV – Les rapports de l'acte et de la puissance.

A - L'étant comme substance perfectible

Ainsi, les notions d'acte et puissance nous permettent de rendre compte :

1. de la réalité du *devenir*

2. plus profondément de la *finitude* des étants créés. (ie de leur limitation). Tout étant voit son actualité limitée par une certaine potentialité. Si je peux être « plus », en puissance, c'est que je ne suis pas tout, que je peux évoluer, que je suis limité (ex : je suis actuellement sage mais pas infiniment sage. Je peux devenir un vrai sage...je ne le suis qu'en puissance aujourd'hui. Je suis un être limité dans mon intelligence, dans ma sagesse...De même, je suis corruptible, mais appelé à l'incorruptibilité de la chair. Cf. 1 Co 15,53 : « il faut que cet être corruptible revête l'incorruptibilité, que cet être mortel revête l'immortalité... »)

Aristote (et ThA) : Dieu seul est *l'Acte pur*. En lui, tout est en Acte. Rien n'est en puissance.

La finitude des étants créés s'exprime aussi par leur caractère de mutabilité, que ce devenir concerne un étant matériel ou un étant spirituel. Il faut respecter le principe d'identité comme loi première de ce qui est, mais cela ne nous contraint nullement à avoir des choses une vision statique ou figée. Pris du point de vue de son dynamisme, l'étant nous manifeste que, non seulement il est ce qu'il est (principe d'identité), mais qu'il est capable d'un plus être, là où il n'est pas l'Être même ou l'Acte pur. Dès lors, l'étant fini devient, non selon ce qu'il est, ni selon ce qu'il n'est pas, mais selon ce qu'il peut être.

La puissance est ce qui permet donc l'accession à des perfections nouvelles. L'étant a besoin d'être en acte quelque chose pour pouvoir être en puissance autre chose (sans la graine, pas de papayer...). La puissance se définit donc par l'acte. C'est comme s'il y avait une intention secrète ou inclination secrète dans l'étant qui le fait devenir ce qu'il est : c'est son être en puissance, caché dans son être en acte (le papayer adulte est caché dans la graine). L'étant devient donc (en acte) ce qu'il est (en puissance). «Deviens ce que tu es» disait un Père de l'Eglise (St Augustin ?).

B – conséquences.

1. **la hiérarchisation possible des étants.**

C'est donc ce que je suis appelé à être une fois parfait ontologiquement qui guide, commande et ordonne mon devenir. Ainsi, mon agir, par lequel s'opère mon devenir, témoigne de ce que je suis ontologiquement. C'est donc selon l'agir que l'on peut classifier les étants. « tel on agit, tel on est ».

Ainsi, **on hiérarchise les êtres selon leur agir** :

- ceux qui n'évoluent pas du tout (la pierre, la matière....)
- ceux qui évoluent (les vivants, les plantes, les animaux...).
- ceux qui évoluent + se déplacent (les animaux)
- ceux qui évoluent, se déplacent, pense, prient, etc... (les hommes, chef d'œuvre de la création).

→ Il y a comme une proportion nécessaire entre être et agir.

2. **la multiplicité des étants.**

C'est également parce que chaque étant est fini et perfectible, comme nous venons de le voir, qu'ils sont tous différents entre eux. Il n'y a pas deux étants identiques. Les étants sont pluralisés par la potentialité qui les affecte.

3. **Le principe de finalité.**

Si chaque étant possède en lui une puissance ou potentialité à s'accomplir, cela se traduit par l'existence en lui d'une finalité, d'un achèvement, d'un bien vers lequel il tend. Le principe de finalité s'exprime de la façon suivante : « tout étant, pour autant qu'il agit, agit pour une fin , et cette fin est un bien». Cette fin à réaliser est toujours un bien à conserver, à acquérir ou à communiquer.

(nb : encore une fois, les courants existentialistes n'ait ce principe en conseillant des actions absurdes, puisqu'il n'y a pas de bien ou d'essence que mon existence a à réaliser, selon eux. Ex :faire la queue et partir au dernier moment. Aller à une conférence dans une langue inconnue, etc...Cf. *Le mythe de Sisyphe*, de Camus, et finalement l'apologie du suicide...)

Ex : les animaux visent la conservation de leur être corporel. (principe de survie)

Ex : les hommes visent la conservation et l'augmentation de leur être, corporel (manger, jouer...), intellectuel (apprendre, savoir...), social (pouvoir...), spirituel ultimement (aimer et connaître Dieu). La question est dans la hiérarchie de ces fins entre elles. laquelle prime ? cf. « Les trois ordres » de B.Pascal¹⁵ (ordres des corps, des esprits, de la charité. Pensée 53 lafuma)

¹⁵ Ed° Pléiade Pensée 829 ou 53 :

« La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité ; car elle est surnaturelle. Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

→ le principe de finalité se réalise éminemment en Dieu, qui est Cause première de toute finalité dans les étants finis et créés. Dieu agit librement et pour une fin qui est lui-même.

4. *la liberté métaphysique comme libération.*

Au niveau moral, il en ressort simplement que l'homme a deux niveaux de liberté.

- une liberté animale : je suis libre quand je peux choisir le bien ou le mal. C'est le « libre arbitre », donné en plénitude, en « acte », dès notre naissance.

- une liberté proprement humaine : je suis libre quand je choisis le bien, qui est ma fin. Et plus je choisis le bien, plus je suis libre. Puisque ma finalité et ma liberté tendent au bien. Choisir le mal paralyse et limite mon être, handicape ma potentialité à atteindre ma finalité. (Ga 5,1 : « c'est pour que vous soyez vraiment libre que le Christ vous a libéré », Jn 8,32 : « la Vérité vous rendra libre », 1P2,16...).

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse, qui est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit.

Ce sont trois ordres différents de genre.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus non des yeux, mais des esprits ; c'est assez.

Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles (ie intellectuelles), où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent (rien). Il sont vus de Dieu et des anges, non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit. (...) »

Ch 6 – L'Étant en son analogie

I – Univocité, Equivocité et Analogie

Analogia désigne premièrement en grec ce que nous appelons une *proportion*, c'est à dire l'identité de deux rapports, au sens strict d'une égalité quantitative ($a/b = c/d$), ou en un sens dérivé, lorsque nous disons par exemple que l'écaille est au poisson ce que la plume est à l'oiseau.

Aristote avait envisagé d'utiliser cette notion pour résoudre un problème logique redoutable. Certains concepts, et notamment l'être, l'un ou le bien ne peuvent être considérés comme **univoques**, c'est à dire utilisés toujours avec la même signification (ex : papayer). Ainsi l'être s'attribue à tout, mais il ne peut être attribué dans le même sens à la substance et à l'accident, à la réalité et à la fiction, etc... De même l'Un ne se dit pas dans le même sens d'un individu ou d'une espèce, ni le bien de ce qui est une fin ou un moyen.

Le risque alors est que de tels termes n'aient pas plus d'unité logique que ceux que nous appelons **équivoques** (par exemple, « Mars » désigne à la fois une planète, un mois, un dieu grec... Ex : « Son » est une céréale, mais aussi un bruit. C'est un hasard du langage, une coïncidence, qui n'exprime aucun caractère commun dans le réel).

Les mots étant des signes arbitraires, rien n'empêche qu'un terme reçoive de l'usage une signification étrangère à celle qu'il avait d'abord (ex : café). Mais que le terme *être* soit alors purement équivoque et ne recouvre aucune véritable notion, cela rendrait possibles dans le discours tous les glissements, logiques seulement en apparence (ex : le sophiste Gorgias).

→ Il faut alors montrer qu'un concept (comme l'être par exemple) peut avoir une consistance logique sans pour autant être ni univoque ni équivoque : il est alors analogique.

→ En métaphysique, l'emploi du mot *être* est donc *analogique*. Quand je dis « la table est », « je suis », « Dieu est », c'est le même mot, mais la réalité, la perfection qu'il exprime (l'existence) est en même temps *réelle* et *différente*, *commune* mais *proportionnelle*. Ma participation à l'être n'est pas celle de la pierre, ni celle de Dieu. Aristote écrit « L'être se prend en de multiples sens »¹⁶. Thomas d'Aquin dit « l'existence est diverse dans des choses diverses ». Ces modes d'être ont-ils même valeur ?

II – L'Analogie de l'étant.

L'être se dit dans un sens analogique. Aristote ne s'est pas contenté de cette solution, qui lui paraissait imparfaite. Appliquée par exemple au bien, elle pourrait se traduire par la proposition : « à chaque être son bien », ce qui n'est pas entièrement faux, mais peut verser dans le relativisme moral (comme Protagoras : le bien serait pour chacun ce qui lui semble tel). De même, entre l'étant d'une pierre, de Socrate et de Dieu,... il y a une réelle unité concevable, plus profonde qu'une simple ressemblance, mais qui n'est pas pure identité. Autrement dit, l'analogie dans son sens premier (« ressemblance proportionnelle, fondée sur une similitude de rapports entre des réalités différentes ») ne suffit pas toujours à supprimer l'équivocité d'un terme¹⁷.

¹⁶ • ARISTOTE, *La Métaphysique*, Z, 1 . 1028 ab.

• « L'Être se prend en plusieurs acceptions, mais c'est toujours relativement à un terme unique, à une seule nature déterminée. (...) En chaque acception, toute dénomination se fait par rapport à un principe unique. Telles choses sont dites des êtres parce qu'elles sont des substances, telles autres parce qu'elles sont des déterminations de la substance, telles autres parce qu'elles sont un cheminement vers la substance, ou au contraire des corruptions de la substance, ou parce qu'elles sont des privations, ou des qualités de la substance... » (ARISTOTE, *La Métaphysique*, Γ, 2 - 1003 a)

Aussi Aristote définit-il une autre sorte d'unité dans la différence, que Thomas appelle aussi « analogie ».

→ Un terme peut en effet avoir diverses significations, sans être pour autant équivoque, si elles se rapportent toutes à une *signification première* (soit par attribution, soit par proportionnalité). Ainsi, l'adjectif « sain » s'applique d'abord à un organisme vivant (un corps sain, un foie sain...), mais aussi à ce qui le cause (la marche est saine, tel plat est sain...), tel climat est sain, tel propos est sain...

Il y a donc une **référence première** à l'analogie, quelle qu'elle soit (l'organisme pour la santé...), ce qui offre la solution au problème d'Aristote. La notion de Bien par exemple, ni univoque, ni équivoque, est analogique mais *en référence* à un Bien absolu qui permet de conserver l'unité du concept de bien, puisqu'il ordonne tous les biens à lui (ex : manger est un bien en vue de la santé (2^o bien) , en vue de la vie, en vue de la charité, Bien ultime. « *Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger* » dit l'Avare de Molière). La notion d'être trouve son *unité* quand on détermine le sens fondamental de l'être, c'est à dire *l'être premier* duquel tous les autres dépendent *en tant qu'êtres*. Il ne suffit pas dire '*l'être est analogique*', il faut trouver la référence première.

III - Conséquences

Thomas d'Aquin, à la suite d'Aristote, en tire les conséquences suivantes :

1. la question de l'unité de l'être trouve sa solution, dans la ligne de la pensée d'Aristote, lorsque Dieu est connu comme référence première dans l'analogie de l'être, ie comme *cause première de l'être*. (Sinon relativisme ontologique)

2. l'être ne peut pas s'attribuer dans le même sens d'une part à la cause première incausée, qui existe sans dépendre de rien d'autre – *l'absolu* – et d'autre part à ce qui n'existe qu'en dépendant d'elle (les étants créés). Donc pas d'univocité. Reste l'analogie et l'équivocité.

3. Mais si l'être n'était pas un concept analogique, il y aurait pure équivoque à dire que Dieu est, et à prétendre connaître son être à partir de celui des autres êtres. Or si le concept d'être n'était pas analogique, c'est le raisonnement lui-même qui serait impossible. Car tout raisonnement est fait de propositions dont les termes, sujet et prédicat, ne peuvent être unis que si l'un et l'autre *sont*, mais en des sens évidemment différents, puisque l'un est *ce qu'on attribue*, l'autre *ce à quoi l'on attribue*. C'est parce que le concept d'être est nécessairement analogique, même quand ce n'est pas de Dieu que nous parlons, qu'il n'y a pas de faute logique à l'appliquer à Dieu. Donc pas non plus d'équivocité de l'être. Reste l'analogie.

(nb : *c'est ce qui fonde la véracité du discours théologique.*)

Conclusion

1. Les étants n'ont pas tous le même degré d'existence, de participation à l'Être en Soi, Infini, Nécessaire , qui est Dieu. → Nous ne sommes pas Dieu, L' *Ipsum Esse Subsistens*. (L'Être subsistant en Soi)

2. Leur être est pourtant réel → Nous ne sommes pas non plus des illusions.

→ il faut tenir à la fois la **transcendentalité** et **l'analogicité** de l'étant. Les étants existent réellement mais sous des modes divers. Unité, Réalité mais Diversité et Proportionnalité de l'existence métaphysique des étants.

¹⁷ Ex : « mère » désigne à la fois ma maman et ma patrie. (L'Afrique est ma mère... → ni univocité (une personne ≠ une étendue géographique), ni équivocité (perfection commune : les deux m'engendrent, m'éduquent, me nourrissent...). Mais l'Afrique et la femme qui m'a porté n'ont pas la même valeur de maternité.

Ch 6bis – L'Étant en son analogie (reprise, plus creusée)

Nous avons défini l'étant comme tout ce qui possède l'être. Ce concept d'étant est donc le plus vaste, le plus universel, le plus englobant. Tous les étants ont en commun d'exister, mais pas de la même façon : exister en herbe, oiseau, homme... Le concept est à la fois *universel* et *particulier*.

L'étant est une réalité, un sujet :

- qui a une *essence*, c'est à dire une *nature* selon laquelle il est ce qu'il est (une rose, un serpent...)
- qui a un *acte d'être* ou d'exister, c'est à dire une énergie première selon laquelle il existe.

Chaque étant est alors universel dans son essence, et particulier dans son existence. Aristote déjà constatait que en disant : « cette pierre *est*, Socrate *est*, Dieu *est*... », c'est le même verbe *être* qui est employé, mais pas dans le même sens. On parle d'*analogie de l'être*, pour exprimer que dans chaque cas, il y a quelque chose de commun et quelque chose de différent dans l'acte d'exister.

I – Univocité, Equivocité et Analogie

Dans le langage logique, un terme (ou un concept) peut être univoque, équivoque ou analogique :

1. – **univoque** : il désigne toujours la même chose.

Ex : le chien est un animal. Le poisson est un animal

Le mot «animal» est le même car il désigne un caractère commun à tous ces animaux (leur sensibilité, leur mouvement) et les regroupe donc.

2. – **équivoque** : il désigne plusieurs choses différentes.

Ex : « Mars » désigne à la fois un mois, une planète, un Dieu grec. «Son» est une céréale, mais aussi un bruit. C'est un hasard du langage, une coïncidence, qui n'exprime aucun caractère commun dans le réel.

3. - **analogique** : le terme est employé car il désigne à la fois un caractère, une perfection commune et différente cependant, *proportionnelle*. (C'est donc entre l'univocité et l'équivocité). Les choses analogues sont celles qui ont un même nom et dont la « perfection » désignée par ce nom est simplement diverse en elles quoique semblable selon une certaine proportion. L'analogie est donc une « **ressemblance proportionnelle, fondée sur une similitude de rapports entre des réalités différentes** ».

Ex : « mère » désigne à la fois ma maman et ma patrie. (L'Afrique est ma mère... → ni univocité (une personne ≠ une étendue géographique), ni équivocité (perfection commune : les deux m'engendrent, m'éduquent, me nourrissent...). Il y a proportionnalité.

→ En métaphysique, l'emploi du mot *être* est *analogique*. Quand je dis « la table est », « je suis », « Dieu est », c'est le même mot, mais la réalité qu'il exprime (l'existence) est différente, *proportionnelle*. Ma participation à l'être n'est pas celle de la pierre, ni celle de Dieu. Thomas d'Aquin dit «l'existence est diverse dans des choses diverses ».

II – L'Analogie de l'étant.

Il existe deux types d'analogies : l'analogie d'attribution, de proportionnalité.

1. - **l'analogie d'attribution** consiste à étendre un prédicat à d'autres sujets que le sujet principal, l'analogué principal. Ex : ce corps est sain. (pas de maladie). La santé se rapporte d'abord à un corps biologique (c'est l'analogué principal). Mais par extension, je dirai : ce climat est sain, ce plat est sain, la marche est saine (ils donnent la santé).

2. **l'analogie de proportionnalité** n'a pas d'analogué principal, mais uniquement des analogués

proportionnels. Le prédicat concerne réellement tous les sujets d'attributions, mais à des degrés différents. (Dans le cas de l'analogie d'attribution, ils ne le concernaient pas réellement : ça n'était qu'un excès de langage.)
Ex : la vision est connaissante, l'intellection est connaissante. C'est vrai pour les deux, mais dans des proportions différentes (alors que le plat n'est pas sain à proprement parler. Il n'est pas « en bonne santé ».)

→ Quand je dis « la table est (existante) » et « Dieu est (existant) » : le prédicat 'existant' se rapporte à quel type d'analogie ? A une analogie de proportionnalité. Chacun existe réellement, mais dans des proportions différentes. Plus précisément, concernant les étants (substance + accident) :

- la substance est existante, selon une analogie de proportionnalité. Chaque substance a un rapport semblable mais proportionnel à l'acte d'exister.

- les accidents, selon une analogie d'attribution (le rouge n'existe pas en soi, mais par extension de langage par rapport à ce en quoi il existe : le fruit, le sang...Le rouge est un étant comme la marche est saine, par extension de langage).

Ainsi, la notion d'être trouve son sens premier dès lors qu'on pourra déterminer le sens fondamental de l'être, c'est-à-dire le premier être duquel tous les autres dépendent en tant qu'êtres.

(nb : les deux types d'analogie doivent se conjuguer pour parler de Dieu, en soulignant à la fois la similitude des rapports (analogie de proportionnalité), et selon Latran IV, la différence infiniment plus grande encore (analogie d'attribution))

DENZINGER 3604 - 4. L'être, qui est dénommé à partir de l'exister, n'est pas attribué à Dieu et aux créatures de manière univoque, ni non plus de manière totalement équivoque, mais de manière analogue, *d'après l'analogie tantôt d'attribution, tantôt de proportionnalité.*

Conséquences et Conclusion

1. les étants n'ont pas tous le même degré d'existence, de participation à l'Être en Soi, Infini, Nécessaire , qui est Dieu. → Nous ne sommes pas Dieu, L' *Ipsum Esse Subsistens*.

2. Leur être est pourtant réel (pas uniquement d'attribution) → Nous ne sommes pas non plus des illusions.

→ il faut tenir à la fois la **transcendantalité** et **l'analogicité** de l'étant. Les étants existent réellement mais sous des modes divers. Unité, Réalité mais Diversité et Proportionnalité de l'existence métaphysique des étants.

Ch 7 – Les Transcendants.

• Récapitulatif :

Nous avons vu que le monde était constitué d'étants [*ens*], tous uniques, car composés de façon indivisible d'une *partie substantielle* et d'une *partie accidentelle*.

Nous avons vu que cette *substance* regroupait en fait deux réalités liées mais différentes : leur substance *première* (leur *existence* ; Pierre aujourd'hui) et leur substance *seconde* ou *essence* (Pierre pleinement réalisé, qui n'a qu'une existence de raison, une existence pensée). Si du point de vue de l'être et du point de vue de la pensée, l'acte est antérieur à la puissance (je peux déjà *penser* Pierre pleinement réalisé : prêtre, pilote, docteur...), du point de vue chronologique, la substance première devient et accomplit la seconde par *actualisation* de ce qui est *en puissance* en elle : l'essence est à l'existence ce que la puissance est à l'acte. Pour cela, il faut l'écoulement du temps, et il faut aussi l'action de quelque chose (un *premier moteur*) qui nous dépasse, nous attire comme un aimant, nous fait « *ex-sistere* » (se tenir hors de, se tirer hors de): *l'Être en soi, Acte Pur* (ie, pleinement actualisé), au delà de toutes essences, et existant en soi, et non pas en recevant son être d'un autre. (nb : A ce stade, la métaphysique ne permet pas encore de dire que l'Être Subsistant en Soi (*Ipsium Esse Subsistens*) est une personne, un être personnel, un dieu...).

Nous ne sommes donc pas l'Être Subsistant en Soi, mais nous existons par lui, nous recevons l'être (L'être commun) de lui ¹⁸. Exister par lui signifie que nous recevons notre être de lui, nous ne sommes pas lui, ni même une partie de lui¹⁹ mais nous *participons* de son être, selon l'être commun. De cette participation vient *l'analogie de l'«être»* entre nous et lui. Nous sommes nous temporellement, contingentement, de manière finie et limitée ce que l'Être en Soi est lui éternellement, nécessairement, de manière absolue et illimitée. Il est donc référence première de cette analogie.

Tout étant se définit, se comprend, existe par rapport à l'Être.

I – les propriétés générales des transcendants

1. Ainsi, il y a des propriétés de chaque étant qui ne dépendent pas de l'étant mais lui sont transcendantales : La Chose, l'Autre, l'Un, le Vrai, le Bon, (le Beau) ²⁰. Ce sont des modalités de tout étant, c'est à dire de tout ce qui possède l'être. Ces modalités transcendantales lui sont données avec l'être.

2. Un dans le sens d'unique, Vrai dans le sens de réel, bon dans le sens de désirable, beau dans le sens de vrai et bon à la fois.

3. Chaque étant possède ces transcendants *dans la mesure de son être*, de la richesse ontologique de son être. (l'Un d'un homme > l'Un d'une pierre, etc...).

4. Ces transcendants sont dit *convertibles* entre eux : il n'y a pas de distinction réelle entre eux, seulement notionnelle ou de raison. Ce sont les différents visages de l'étant, selon l'angle sous lequel on le regarde. L'étant est Un parce que Vrai, Bien, Beau. Il est Vrai parce que Un, Bien, Beau....etc...Tout lui vient de l'être.

¹⁸ Rm 4, 17 : « Dieu appelle le néant à l'existence », et tout existe « par lui », 1 Co 8,6.

¹⁹ Ce serait être panthéiste.

²⁰ Saint Thomas reçoit des Grecs les trois transcendants les plus connus : l'un, le vrai et le bien. Il y adjoint deux autres concepts qu'il emprunte à la scolastique arabe et latine : la chose (res), et l'autre (aliquid).

II – les différents transcendants

Tout étant est un, vrai, bon et beau.

• Petit détour anthropologique :

L'anthropologie classique définit trois parties de l'homme : corporelle (*soma*), psychologique (*anima*), spirituelle (*pneuma*). (Cf. 1 Th 5,23). La partie psychologique comprend ce que l'on appelle les facultés dont les deux plus grandes sont l'intelligence et la volonté, et d'autres moins importantes : mémoire, imagination, affectivité,....

Or l'objet visé par l'intelligence est toujours le Vrai. Et l'objet de la volonté est toujours le Bien.

Ainsi, puisque tout étant à l'être, en pensant avec mon intelligence tel étant, en le comprenant, en l'intellectualisant, je vais le saisir comme vrai, véritable. Et ma volonté va elle le saisir comme un bien. Tout étant est être, et donc en même temps il est vrai et bon, selon que je l'appréhende avec les lunettes de mon intelligence ou de ma volonté.

Ex : cette chaise est. Elle est une. Elle est vrai (pas fictive, pas imaginaire, etc...). Elle est bonne (pas au sens moral où elle est neutre, mais au sens où je peux la désirer pour telle ou telle raison. Elle peut satisfaire ma volonté comme elle satisfait mon intelligence).

A – L'Un

L'un ne signifie rien d'autre que l'être dont on affirme l'identité, l'harmonie interne, et la cohésion en niant la division. L'un c'est l'être indivis. Tout étant est Un signifie qu'il est ce qu'il est, avec sa cohésion propre, sans fusion ni confusion avec autre chose que ce qu'il est.

B – Le Vrai

Il convient de distinguer le *vrai formel (ou logique)* et le *vrai ontologique (ou transcendantal)*.

- Le vrai ontologique, c'est la réalité elle-même. Un étant est vrai ontologiquement parce qu'il existe réellement. (cette chaise est vrai, la licorne est fausse).

- Le vrai formel est l'adéquation entre le jugement intellectuel et la réalité (*adequatio intellectus et rei*). Un étant est alors également vrai formellement si mon intelligence le perçoit tel qu'il est, dans sa vérité ontologique. (Je juge « cette table existe », « elle est en bois », etc...).

→ La Vérité se rencontre dans l'intelligence selon que celle-ci appréhende, saisit, perçoit une chose comme elle est (vérité formelle ou logique). Et la Vérité se trouve aussi dans les choses selon que les choses peuvent entrer en rapport de conformité avec une intelligence, c'est à dire se conformer avec une intelligence (vérité ontologique ou transcendantale).

(Nb : sans vérité onto, pas non plus de vérité logique, car tout jugement sur quelque chose qui n'existe pas réellement est faux (ex : l'actuel roi de France est chauve, la licorne vit 100 ans...))

→ **Def** : le vrai est l'étant en tant que réel et donc qu'intelligible ou connaissable par l'intelligence ²¹.

Ex : cette craie est. Elle est vrai signifie d'abord qu'elle existe réellement, et ensuite qu'existant réellement, mon intelligence peut la comprendre, en jugeant « c'est une craie », « cette craie est blanche » etc.... Or ce jugement est vrai lui aussi, puisqu'il y a adéquation entre le jugement intellectuel et la réalité.

Ex : une licorne n'est pas. Elle n'est pas vrai ontologiquement, et tout jugement de mon intelligence sur elle sera faux formellement lui-aussi.

(Nb : le faux n'existe pas ontologiquement, car c'est le non-être.)

C – Le Bien

Il ne s'agit pas d'abord du sens moral (tel acte est bon) mais plus dans le sens de bien (c'est un bien, une richesse...).

Tout étant est un bien en cela qu'il est une valeur, soit pour lui-même, soit également pour les autres. (L'eau est un bien pour elle-même, et pour la plante, la plante est un bien pour elle-même...). Du simple fait qu'il est, l'étant est un bien.

Est jugé un bien ce qui répond à un acte de volonté, un appétit. Tout étant à trois but, trois désirs, trois tendances, trois appétits :

- 1 – soit conserver son être.
- 2 – soit l'augmenter, le parfaire.
- 3 – soit le communiquer à d'autres.

Ainsi, tout étant est un bien, parce que tout étant satisfait l'un ou l'autre de ces appétits. Il est un bien pour lui-même (dans les cas 1 et 2), pour les autres (3). Tout ce qui existe, par le fait même qu'il existe, répond à un désir, un besoin (dans le monde, la nature, ou la volonté humaine).

Le Bien pour l'étant est cet étant en tant qu'il convient pour tel appétit, telle volonté, tel besoin, en tant qu'il répond à telle nécessité, et d'abord celle de survivre.

→ Ainsi, tout étant exprime une richesse, une valeur, une plénitude, un bien, qui suscite l'attachement et le désir. Comme un aliment est bon pour moi (car il m'aide à m'accomplir), comme enfin un acte est bon pour moi ou mauvais.

Le bien, c'est l'être comme désirable et aimable. « Le bien est ce que toute chose désire » disait Aristote.

(Conséquence : le mal n'existe pas ontologiquement, sinon comme un moindre-être, un manque d'un bien, une privation).

	Contraires :	<u>Ontologiquement</u> : ils n'existent pas	Existent pour l'intelligence humaine sous la forme de :
VRAI	le FAUX	= non VRAI = non réel = non être.	• l'erreur (= non adéquation de ce que je pense et de ce qui est. Ex = 2+2=3). ma Pensée ≠ l'être.
BIEN	le MAL	= non BIEN = une privation d'être.	• la faute (= non adéquation de mon action avec ce qui actualise mon être). mon action ≠ l'être.

²¹ Dire que l'étant est vrai signifie ultimement dire qu'il est suspendu entre deux intelligences : l'Intelligence créatrice dont les choses tiennent leur existence et leur intelligibilité comme leur Cause ultime, et l'intelligence créée dont les choses mesurent la vérité. Ultimement, nous sommes donc reportés à l'intelligibilité même de Dieu en qui se réalise éminemment la proportion entre l'étant et l'esprit, proportion en laquelle réside la Vérité. Dieu est Vérité, parce qu'el lui l'Être et l'Esprit s'identifient. En lui, Vérité Logique et Vérité Ontologique coïncident. C'est ce que nous voulons signifier en disant que Dieu est Vérité première.

Le Beau concerne l'intelligence (le petit enfant ne comprend pas la beauté d'un paysage, d'un tableau, d'un visage, d'une équation²²...) mais également la volonté, qu'il satisfait (je suis attiré par ce qui est beau) : l'intelligence perçoit et la volonté se réjouit. Il répond donc à la volonté comme le Bien, et à l'intelligence, comme le Vrai. Il est la *splendeur du vrai*, « ce qui plaît à voir », « ce qu'il est agréable de comprendre (d'appréhender) » dit ThA. Il rejoint aussi l'Un, l'harmonie. → Le beau, c'est l'être comme délectant par sa seule vue un sujet de nature raisonnable et intellectuelle.

La laideur existe uniquement pour nous dont les sens sont limités : tel son sera trop strident, tel couleur trop vive, etc... mais pour Dieu, toute chose est belle. Ontologiquement, la laideur n'existe pas.

Nb - Conséquence générale :

- L'un, le vrai, le bon et le beau n'apparaissent que sous l'horizon de l'être. L'un, le vrai, le bon et le beau manifestent la profonde convenance de l'être et l'esprit.

- Plus je suis en acte, donc plus mon existence actualise mon essence, plus je suis vrai, bon (ie désirable : le bien est diffusible de soi, *bonum diffusivum sui*)

E – Nota Bene : le cas de l'Être en soi.

Si les résultats que nous obtenons en métaphysique sont vrais, il doivent être confirmés par la Révélation biblique.

La métaphysique nous dit que l'Être est soi accompli parfaitement et infiniment chacun de ces transcendants.

La Bible nous dit que l'Être en soi n'est pas seulement un concept (premier Moteur, Référence première, Cause première...) mais un Être Personnel : Dieu.

Et Dieu se révèle à l'humanité également à travers ces transcendants :

- **Dieu est l'Être par excellence** : il se fait appelé « Je Suis » par Moïse²³

- **Dieu est l'Un par excellence** : « Le Seigneur est Un » (Dt 6,4s), infiniment simple, un, sans division (=/= unicité, que traduit le monothéisme) ...

- **Dieu est Vrai par excellence** : Il est Celui qui est, et peut dire « Je suis la Vérité » (Jn 14,6), pas dans le sens seulement d'une doctrine...

- **Dieu est le Bien par excellence** : la richesse par excellence, celui qui satisfait totalement le cœur de l'homme (« Mon âme a soif de toi » dit le Ps, St Aug : « Tu nous as fait pour toi... »...), celui aussi dont l'action par excellence est bonne (« Dieu est Amour » 1Jn4,8 ;), celui dont le Bien se communique par excellence et totalement : dans la Trinité même (chaque personne se donne totalement aux 2 autres) et dans l'Incarnation, la Passion.

²² Euler tenait la formule « $e^{i\pi} + 1 = 0$ » comme la plus belle du monde, liant les opérations arithmétiques élémentaires, les 2 nombres les plus remarquables 0 et 1 et les nombres transcendants i et π .

²³ Il dit à Ste Catherine de Sienne : « Je suis celui qui est, tu es celle qui n'est pas ».

- Lm 3,25 : « Le Seigneur est bon pour qui se fie à Lui, pour l'âme qui le cherche »

- Lc 18,18 : « Dieu seul est Bon »

• **Dieu est le Beau** : Ct 1,16 : « Que tu es beau, mon Bien Aimé », Le « plus beau des enfants des hommes » dit le Ps, la « source même de la Beauté » (Sg 13,3), d'où l'Art. C'est la notion biblique de « Gloire », beauté de Dieu. Cf. la théologie de H.U.V. Balthasar.

III - Approche historique : la métaphysique de Platon (427-347) et le monde des Idées.

A – la métaphysique platonicienne

1 – les mondes intelligibles et sensibles

Platon divise la réalité en deux : le monde sensible (visible) et le monde intelligible. Le monde sensible se divise entre le monde des images et représentations, et le monde réel. Et le monde intelligible se divise à son tour entre le monde des idées mathématiques, et le monde des essences, que Platon appelle les Idées.

2 – les Idées. L'idéalisme

Ces Idées sont donc les essences parfaites, immatérielles, éternelles et immuables de tout ce qui existe dans le monde visible. Ce sont les archétypes de la réalité, d'après lesquels sont formés les objets du monde sensible.

Ce sont les formes intelligibles de toutes choses.

Ces essences sont donc comme extérieures au monde sensible, qui tire son être d'elles comme un pale reflet.

La matière est dégradation de l'être. (Chez l'homme, le corps est mauvais : une prison pour l'âme).

3 – l'Idée de Bien. Le mythe de la Caverne.

Le sommet de toutes les Idées est l'Idée de Bien. Le Bien est le principe radical de toutes les Idées : il les ordonne, et donne son unité et son harmonie au cosmos. Platon le compare au soleil, qui éclaire toute chose et fait vivre.

B – Critique de cette métaphysique

• critique de l'idéalisme platonicien :

Platon considère que le monde des Idées a plus de réalité que le monde que nous connaissons. Or, ce monde n'existe pas ontologiquement. Aristote reproche à Platon de donner de la substance aux Idées, alors qu'elles n'en ont pas (ARISTOTE, *La Métaphysique*, Z,14, 1039ab. « Il est évident qu'il n'y a pas d'Idées des objets sensibles, au sens où l'entendent certains philosophes... »). Il ajoute que l'idée de *participation* de l'étant à l'Idée ne signifie rien et que ça n'est qu'un mot.

Chaque étant possède en lui-même son essence, ce que Platon nomme Idée, et sa dimension matérielle fait partie de la dignité de chaque étant. Pour les besoins de l'intelligence, qui fonctionne en découpant le réel,

Platon sépare le monde intelligible et le monde sensible, le monde des étants, des existences, et celui des essences, Idées. Or l'intelligible se cache à l'intérieur même du monde sensible, et l'essence est ce qui anime de l'intérieur l'existence dans son actualisation.

Le monde corporel n'est ni illusoire, ni dégradé par rapport à un monde intelligible qui lui serait supérieur. Ces deux mondes ne sont qu'un, unis étroitement dans la composition intime de l'étant ; Cette composition intime qui est celle de l'essence et de l'existence. Aristote, réaliste et non idéaliste comme Platon, l'a bien compris.

Concernant l'homme, le corps ne lui est pas une punition ou une prison. L'âme n'est pas extérieure à notre être et ne transmigre pas après la mort.

fin de la première partie du cours

© www.theologie.fr

L'essentiel de la théologie dogmatique